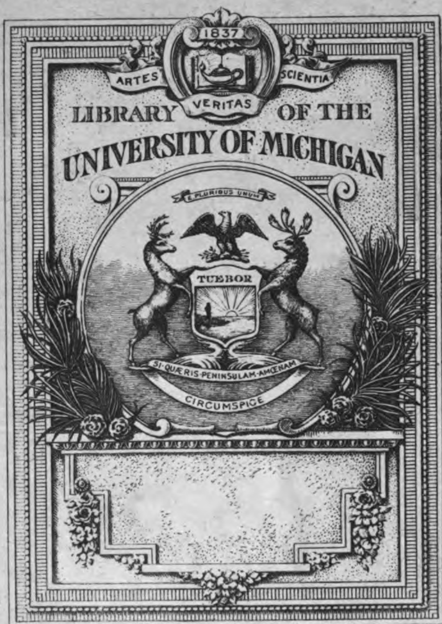

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LE ROMAN

D'AMADIS DE GAULE

Troisième édition.



LE ROMAN D'AMADIS


UNIV. OF MICH.

LE ROMAN
D'AMADIS
DE GAULE

RECONSTITUTION DU ROMAN PORTUGAIS DU XIIIe SIÈCLE

PAR

AFFONSO LOPES-VIEIRA

TRADUITE EN FRANÇAIS
PAR PHILÉAS LEBESGUE
avec des bois de René Blot
d'après d'anciennes gravures.



CHEZ CLAUDE AVELINE, ÉDITEUR

PARIS, 11, RUE DU DÉPART

MCMXXIV



AVANT-PROPOS

ET

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR



Il n'avait pas suffi de la curiosité des Romantiques, ni des recherches qu'elle suscita, pour laver notre Roman courtois d'un injuste discrédit; il y a fallu le labeur minutieux et artiste d'un Joseph Bédier. Ainsi la France des Cathédrales et de Tristan et Iseut *nous est apparue comme un incomparable foyer de culture. Nous avons pu apprécier la valeur dramatique et psychologique de ces fables chevaleresques, dont le fatras avait jusqu'alors été considéré comme rebutant. Et voici qu'on les exhume, qu'on les*

paraphrase, qu'on les remet à la mode. Et qui sait si elles ne trouveront pas un jour chez nous leur Tennyson?

Pourtant, l'histoire entière du Cycle reste à faire, depuis les Mabinogion *jusqu'au* Roland furieux, *en passant par Spenser et par l'*Amadis de Gaule. *Ce dernier complète notre Tristan; il en est le pendant péninsulaire, et il n'est pas exagéré de dire qu'il a fait éclore deux génies parfaitement opposés l'un à l'autre et pourtant également charmeurs: L'Arioste et Cervantès.*

*J'en ajouterai un troisième, moins connu, le Crétois Vincent Cornaro, que je mettrais volontiers à côté du Tasse, et qui a composé, dans le dialecte de son île, l'épopée populaire de l'*Erotocritos, *véritable paraphrase hellénique d'*Amadis. *On ne sait exactement quel siècle vit naître cet impressionnant poème en vers politiques rimés, qui offre à la fois la pein-*

ture fidèle des mœurs grecques et le modèle de toutes les vertus d'héroïsme ; mais il est vraisemblablement du XVIe. Erotocritos, fils d'un premier ministre, aime la fille de son Roi et il en est aimé ; mais leur passion réciproque est découverte ; l'amoureux, qui est aussi poète, ne peut obtenir la main de la Princesse, et il est forcé de quitter Athènes. Arétousa, désespérée, refuse les plus fiers partis, et son père irrité la jette en prison.

Cependant, le Roi des Valaques déclare la guerre au Roi d'Athènes et vient assiéger la Capitale. On décide qu'un combat singulier, entre champions désignés par chacun des deux belligérants, mettra fin au conflit. Erotocritos se présente sous un déguisement obtenu par magie et triomphe de l'adversaire, non sans graves blessures. Le Roi a promis la moitié de son royaume ; mais la main de sa fille ne

sera pas de trop à qui assura la délivrance du pays. Il faut d'abord convaincre la Princesse ; Erotocritos guéri doit se faire reconnaître d'elle. Il y parvient sans peine ayant repris sa vraie figure ; il devient l'époux d'Arétousa, l'héritier du royaume et le père de nombreux enfants. L'amour est source de vertu et de courage.

Certains épisodes et toute la trame du poème sont nettement occidentaux ; mais la couleur et les détails de coutumes sont entièrement grecs, parfois même byzantins, comme toute la mise en scène du Tournoi, morceau classique de tous les récits de chevalerie.

Une comparaison détaillée entre Lancelot* *et* Amadis, *entre ce dernier et l'*Erotocritos, *ne pourrait manquer d'être instructive ; mais nous devons nous con-*

* Cf. les adaptations de M. Boulenger (Plon, éditeur) et les textes. Cf. également les travaux d'André Mary.

tenter ici de la suggérer à de plus patients que nous-même.

*De même, en ce qui concerne le problème des origines de l'*Amadis de Gaule, *plus obscures peut-être encore que celles de l'*Erotocritos, *nous allons céder la parole à l'éminent critique portugais qu'est Mme Carolina Michaelis de Vasconcellos et, conscient de ne pouvoir mieux dire qu'elle ne fit, nous nous bornerons à reproduire, à peu près intégralement, la préface minutieusement documentée qu'elle écrivit pour l'*Amadis *restauré du poète Affonso Lopes-Vieira.*

*Le thème d'*Amadis, *en tout cas, est de France ;* Amadis et Ydoine *en fournit la preuve ; mais le* poème *en langue* picarde *dont parle le premier traducteur français d'*Amadis, *Herberay des Essarts, et dont les Lobeiras auraient pu s'inspirer, n'a pas été retrouvé. L'Angleterre possède la version poétique de* Sir Amadace, *qui, à*

l'instar des Amadas *et* Amadis, *est modèle de bravoure et de fidélité. Au Pays de Galles est la source.*

Mais il y a un autre problème que celui des origines ; il y a le problème du sens métaphysique et social. Et la solution de ce problème intéresse le cycle entier. Tout un volume par conséquent n'épuiserait pas le sujet, que nous abordâmes nous-même précédemment dans notre Introduction aux Lais de Marie de France. *Nous nous contenterons donc d'indiquer ici à quel courant d'idées, parmi celles qui ont aiguillé les activités intellectuelles du Moyen-âge, nous croyons devoir rattacher les récits de chevalerie.*

Pour le cas spécial d' Amadis *il conviendrait d'analyser succinctement les sédiments laissés sur le sol de la péninsule par la Pensée arabe, et l'on sait que la Chevalerie n'est pas exempte d'éléments orientaux, peut-être issus indirectement*

de la Perse et de l'Indoustan, mais en tout cas sarrasins ou réputés tels à l'époque de leur pénétration en Europe occidentale.



L'étude attentive et comparative des philosophies médiévales, telle que nous la présentent en particulier les travaux et recherches de M. François Picavet, semble révéler trois attitudes essentielles de pensée. La première, appuyée sur la dialectique, s'inquiète de créer une synthèse formelle de la Connaissance, où tous les courants de la spéculation intellectuelle puissent trouver leur centre et leur aboutissement. C'est la conception de saint Paul, reprise par saint Augustin, enrichie des doctrines de Platon, nourrie d'apports nombreux, issus de Grèce et d'Orient, et trouvant son illustration définitive avec

saint Thomas d'Aquin. C'est la doctrine d'unité et d'autorité, laquelle prétend mettre la Raison au service de la Foi, pour le maintien du Dogme. La deuxième, appuyée sur l'Expérience, cherche dans l'étude des phénomènes à créer les bases d'une vérité démontrable, et sans vouloir rien renier des principes orthodoxes, elle s'applique au contraire à prouver la grandeur du Bien dans les œuvres de la Création. Roger Bacon, génial élève de Pierre de Maricourt, ne songe point à mettre la Raison au-dessus de la Foi ; il pense ingénûment que celle-ci doit se trouver fortifiée nécessairement de toute découverte de l'Esprit humain ; après lui seulement, et par la faute du Thomisme intégral, se dessinera le conflit qui mettra la Science moderne aux prises avec la Religion. La troisième, appuyée sur l'idée fondamentale de liberté humaine, place le mérite dans le Choix *et l'obtention de la Grâce*

dans l'idée du Sacrifice *spontanément voulu ou consenti. Elle vise à réaliser, par la vertu de l'*Épreuve, *par la* Pureté, *l'union de l'Ame avec Dieu, et place la source de toute connaissance véritable dans l'Intuition. Les sens humains ne peuvent saisir que des apparences, et le mystère de l'Essence leur restera à tout jamais défendu; mais la Révélation ne saurait être l'apanage d'un groupe de dialecticiens plus ou moins habiles : elle est la récompense du mérite moral, et Dieu a donné la liberté à l'homme, afin qu'il puisse choisir personnellement les voies de son salut.*

Cette attitude a trouvé ses plus parfaits symboles dans la Légende celtique ; *elle dut avoir son centre d'élaboration dans les écoles d'Irlande, où persistaient de nombreux vestiges du Druidisme, et l'on sait que ce dernier — autant qu'on peut le deviner par l'étude des antiquités galloises*

— offre de nombreux points de rapprochement avec les doctrines de l'Orient indou.

C'est que la Civilisation celtique ou hyperboréenne possédait, six siècles avant Jésus-Christ, toutes les routes continentales d'Europe en Asie. Aussi bien, Rama ou Ram, le héros mythique du Ramayana, *illustre-t-il merveilleusement la doctrine de l'Épreuve, telle que nous la retrouvons en Occident dans les Romans de Chevalerie. C'est là le point qui nous intéresse ici tout spécialement.*

Au contraire, le Thomisme s'avère-t-il essentiellement méditerranéen ; c'est pourquoi il devait être choisi par le Pontificat romain comme instrument de défense de son hégémonie.

Quant à l'expérimentation baconienne, elle illustre une préoccupation chère aux peuples du Nord, celle de vérification directe. Baconiens et Pélagiens, malgré

l'antagonisme irréductible de leurs points de vue respectifs, ont un commun besoin de liberté individuelle, qui les oppose aux Thomistes; mais, comme chacun de ces groupes de penseurs se place sur un plan particulier, il eût été facile d'harmoniser leurs tendances divergentes, s'il n'y avait eu confusion fréquente du spirituel et du temporel. Pour les Baconiens, le Vrai importe plus que tout le reste; et le Vrai ne peut découler que de l'expérimentation; pour les Thomistes, le Bien suprême s'apparie au Divin, et le Bien, au sens terrestre, est tout ce qui se conforme à la Règle; pour les Pélagiens, le Beau est la splendeur du Bon et du Vrai, et on le discerne par l'Amour. Sur ce plan il ne saurait y avoir lutte entre la Foi et la Raison, puisque l'illumination remplace la logique pure.

C'est pour donner la prééminence à l'idée de Beauté, exaltée déjà par les

Troubadours, c'est pour asseoir la civilisation sur l'idée de Perfectionnement moral, et non plus sur l'idée de Puissance, que la matière de Bretagne *fut exploitée par les diseurs de contes chevaleresques.*

Il y eut là à l'origine un fonds d'hérésie progressivement résorbé sans doute dans l'orthodoxie catholique et romaine; mais qui s'est trouvé repris diversement, au cours des siècles, par les sectes antipapistes, et dont maints agitateurs n'ont pas connu la source, mais qui pourrait servir à expliquer certaines des plus curieuses réponses de Jeanne d'Arc.

— « *Si je suis en la grâce de Dieu, Dieu veuille m'y garder; si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre.* »

C'est ainsi que nous conclurons nous-même, pour nous excuser de tout ce que nos suggestions, en pareille matière, pourraient avoir d'aventureux.

*L'*Amadis, *en tout cas, enferme toute une doctrine individuelle et sociale, et cette doctrine mérite l'étude; car elle enseigne à devenir meilleur.*

Philéas Lebesgue.

La Neuville-Vault, juillet 1923.



PRÉFACE A L'ÉDITION PORTUGAISE

PAR

Mme CAROLINA MICHAELIS DE VASCONCELLOS



En écrivant le Roman d'*Amadis de Gaule*, Affonso Lopes-Vieira, noble héraut et mainteneur du lyrisme issu de l'âme portugaise, évocateur de ses plus pures manifestations, n'a pas fait œuvre d'invention individuelle.

Il s'est borné à tenter l'interprétation moderne, la synthèse de l'une des grandes productions de la fantaisie du Moyen-âge, connue de tous, de titre et de renommée tout au moins, l'*Amadis de Gaule* (non pas de France, mais de Galles : *Wales*), c'est-à-dire le récit des prouesses et des aventures accomplies par le premier des chevaliers errants dont les nations péninsulaires ont créé le type exemplaire. Le récit surtout de ses amours avec Oriane la Sans égale, amours tantôt idylliques, tantôt contrariées.

Dérivé il y a plus de six siècles de légendes

bretonnes que chantaient les trouvères anglo-français, l'*Amadis* était arrivé en Portugal au temps de la jeunesse du roi Dom Denis ; il y avait été naturalisé par un tendre troubadour de la côte occidentale. Poussé par l'atavisme celtique, ce troubadour avait peut-être rédigé d'abord d'autres *Lais de Bretagne*, soit qu'il eût traduit, soit qu'il eût imité *Tristan* et *Lancelot*, lesquels ont subsisté en partie sous le voile de l'anonymat et ont en partie disparu.

Le texte de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe, relativement court, composé dans une prose hésitante et ingénue, fut retouché au bout du siècle tant pour le vocabulaire que pour la syntaxe. Comme il avait dû plaire beaucoup, on l'amplifia pour le mettre en harmonie avec les goûts de plus en plus chevaleresques et aventureux de l'époque des *lances d'Afrique* et avec le noble idéalisme de l'*illustre génération*.

Grossi et récrit pour la troisième fois, avant 1500, en langue castillane et dans le style solennel, cérémonieux de la Renaissance, *Amadis* fut naturellement imprimé non pas une seule fois mais de nombreuses fois au cours du siècle, et répandu à travers le monde germano-latin, tant dans l'original qu'en traductions, imitations et continuations, où la descendance des héros

(jusqu'à la cinquième génération) réalise des prouesses de plus en plus merveilleuses.

La quatrième rédaction, celle d'aujourd'hui, prétend n'être qu'une sorte de restauration du texte, deux fois rajeuni, un retour à la forme primitive, authentiquement portugaise.

Grâce au labeur d'un artiste qui est également un philologue, les hauts faits d'*Amadis le Parfait d'amour* pourront être lus par tous ceux d'entre les Portugais qui s'intéressent à la part prise par leurs aïeux dans la littérature mondiale.

Lus comme il n'avait pas été possible de faire jusqu'aujourd'hui...

Dans la langue des *Lusiades*.

En portugais classique.

Simple, poétique, d'une grâce vigoureuse et palpitante, habilement teintée d'une légère patine ancienne, quoique dépourvue de tout archaïsme, cette rédaction nouvelle, attrayante et condensée, peut être lue en une soirée.

La rédaction primitive, celle que l'on suppose avoir été composée, à l'époque de D. Affonso III et de son fils D. Denis, ne fut jamais imprimée.

Le manuscrit n'en fut même pas conservé.

L'incurie des lettrés de Portugal la laissa se perdre. A peine signala-t-on, de loin en loin,

l'existence d'un *Amadis portugais* ou *en portugais*.

C'est pourquoi *Amadis* ne nous est connu que par l'œuvre castillane. Le Livre I raconte l'enfance et l'adolescence du Damoiseau de la Mer. Le Livre II est consacré à ses premières prouesses et à sa passion secrète pour *Oriane la Sans égale,* dissimulée, suivant la mode troubadouresque, sous les hommages qu'il accorde en riant à la petite sœur de la Princesse. Ces deux livres se distinguent notablement, par la grâce et l'ingénuité, des Livres III et IV ; aussi bien semble-t-il juste de les attribuer aux initiateurs portugais, une fois débarrassés des draperies traînantes, où ils se sont trouvés enveloppés aux environs de l'an 1500.

Outre cela et par bonheur nous connaissons la rédaction primitive d'un échantillon qui surnage inaltéré, et c'est le fragment le plus authentique, le plus ancien de tout le Roman.

C'est le *Lai* qu'*Amadis* dédia à la gentille petite princesse.

Senhor genta (*senhora gentil*).

Leonoreta
fin roseta
bela sobre toda fror.

— « Gentille dame, Léonorette, fine petite rose, belle au-dessus de toute fleur », chanson qui s'est trouvée conservée au milieu des dix-sept cents autres dans le *Cancioneiro Colocci-Branculi* et qui figure, traduite en castillan, dans l'*Amadis* vulgaire.

Nous savons, en outre, par l'épigraphe, que l'auteur de cette chanson s'appelait *Lobeira, Joam Lobeira*. Nom historique d'un vassal de l'*Infant D. Affonso de Portugal*, frère puîné du roi D. Denis, seigneur en Portugal de Portalegre et de Lourinhã, le seul D. Affonso de Portugal, tant de la première comme de la seconde dynastie, qui durant toute sa vie ait eu positivement le titre nobiliaire d'*Infant*. Il ne saurait être confondu avec le successeur de D. Denis D. Affonso le Brave, rendu universellement célèbre par le dur châtiment qu'il infligea à Inès de Castro.

L'original de la seconde élaboration (à l'époque de D. Fernando et de D. João Ier, dernière moitié du XIVe siècle), n'a pas subsisté davantage. Pas même une copie. La négligence portugaise est toujours en cause.

Toutefois l'on rencontre des références chez les écrivains de 1400. Le chroniqueur Gomes Eanes de Zurara n'hésite pas à attribuer cette seconde rédaction à un autre Lobeira (on peut penser qu'il

était le descendant du chevalier Joâo Lobeira) originaire de Porto, selon les uns, résidant à Elvas, selon d'autres. Ce Lobeira, *Vasco Lobeira*, fut armé chevalier avant la bataille d'Aljubarrota, peut-être en des circonstances essentielles comme celles où le récit nous montre le vieil écuyer Macandon.

D'autres allusions, castillanes celles-là, font supposer que Vasco Lobeira avait ajouté à l'*Amadis* un Livre III, qui aurait été immédiatement traduit pour permettre aux voisins de le savourer.

S'il n'en avait pas été ainsi, si la rédaction primitive n'avait été composée que de deux Livres seulement, on ne comprendrait pas comment un Pero Ferruz aurait pu affirmer avoir lu le Roman en trois livres, en son *Dezir* adressé au chancelier Pero Lopez de Ayala (mort en 1407), lequel antérieurement avait avoué en son *Rimado de Palacio*, combien il avait pris goût dans sa jeunesse aux délicieuses fantaisies des romans de légende, comme *Amadis* et *Lancelot*.

Si la troisième élaboration — en castillan — a pu nous être conservée, c'est qu'elle a été imprimée bien des fois.

Elle est l'œuvre de *Garci-Ordoñez de Montalvo*, gouverneur de la très noble cité de Medina del

Campo. Clairement et sans contestation possible, il nous rend compte de son activité comme amplificateur et rénovateur d'un texte ancien, vicié par de *mauvais écrivains*.

L'édition la plus ancienne, dont il n'a été sauvé qu'un exemplaire (aujourd'hui au Musée Britannique), est de 1508. Il est cependant à peu près certain qu'il a existé des éditions antérieures (une de 1499 par exemple).

Par suite de références aux Rois Catholiques et à la conquête de Grenade, il apparaît que le *Prologue* aurait été rédigé entre 1492 et 1504.

Au cours du texte on rencontre également certains passages relatifs aux temps calamiteux qui précédèrent le glorieux règne.

Cet *Amadis de Gaule* castillan a été lu et relu dans la Péninsule et bien au delà durant le fécond XVI[e] siècle. C'est de cet *Amadis* qu'Affonso Lopes-Vieira s'est servi pour en extraire la matière première portugaise.

Imprimé plus de vingt fois avant 1588, continué jusqu'à compter douze Livres ayant chacun leur héros spécifique et leur titre, imité en d'autres cycles de chevalerie, dramatisé en Portugal par Gil Vicente en une belle tragi-comédie, transposé en épopée romantique au pays de l'Arioste, traduit dans les diverses langues vivantes et même

en cette langue morte qu'il est coutume d'appeler sacrée (C. 1540, Livre I, à Constantinople, par l'imprimeur hébraïque, Eleazar Ben Gershom Soncino), cet *Amadis* fit le tour des palais et des châteaux aussi bien que des demeures de bourgeois, des hôtelleries et des cellules monacales; il fut lu et relu par les rois, les gentilshommes, les lettrés, les artistes et les saints. Il eut la faveur de Charles-Quint et de François Ier, qui engagea Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts, à le faire connaître en France; il obtint les suffrages de sainte Thérèse et d'Ignace de Loyola, de Diego de Mendoza et de Simon da Silveira, de Montaigne, de l'Arioste et du Tasse.

En fait, l'œuvre de Montalvo n'est pas seulement grande en étendue (quatre livres auxquels il ajouta lui-même en 1510 l'épisode d'*Explandian*), elle est grande également en valeur spirituelle et esthétique.

Elle fut pourtant dénoncée comme extrêmement profane, lascive et sensuelle par certains philosophes et théologiens, comme mensongère par de vrais historiens, comme corruptrice des mœurs par certains éducateurs. D'autres, au contraire, exaltaient *Amadis* comme un évangile de véritable chevalerie. Que de familles versèrent des larmes sur la mort du héros, que de coups d'épée

furent distribués dans l'Inde par tels ou tels qui croyaient *réelles* les prouesses décrites dans le Roman et qui voulaient les égaler!

Ce fut surtout l'idéalisme amoureux d'*Amadis* qui impressionna *les Quinhentistes*, les gens du xvi[e] siècle. Ils furent séduits par l'admirable mélange que l'on rencontre en lui d'audace et d'héroïsme à toute épreuve dans les périls et dans la guerre, de mesure discrète, de douce mélancolie et de tendre sentimentalité, dans la paix, qualités qui contrastaient tellement avec la rudesse barbare des mœurs dont témoignent les exploits enregistrés dans les *Livres de Linhagens*.

En Portugal, *Amadis* fut aimé comme un produit du sol national; en Espagne, il contribua à la formation d'un type, le *Portugais amoureux,* tour à tour louangé et ridiculisé dans son idolâtrie vis-à-vis de la Femme. A l'étranger on tenait en particulière estime la bienfaisante influence que l'exemple d'Amadis avait exercée dans la vie sociale *.

La più bella e forse la più giovevole storia favolata, ainsi peut-on résumer les éloges qui lui

* Quinault fit d'*Amadis* une tragédie lyrique en cinq actes avec prologue (1684), musique de Lulli. (*Note du traducteur.*)

furent accordés jusqu'en 1605, date à laquelle D. Miguel Cervantès entreprit de tuer *Amadis* — et avec lui tous les chevaliers errants — à coups d'ironie.

Mais le créateur de *Don Quichotte* professait à l'égard du Roman la plus vive admiration. Il le sauva du feu comme unique en son art.

Et en parodiant diverses scènes, notamment celle de la pénitence, il leur donna l'immortalité que le génie confère même à ce qu'il paraît détruire. De nos jours ce fut Menendez y Pelayo, le plus fin connaisseur des littératures péninsulaires, qui glorifia l'*Amadis* en ces termes :

— « Sans le vertige amoureux de Tristan, sans la passion adultère de Lancelot, sans le mysticisme équivoque des héros du Saint-Graal, *Amadis* est le type du parfait Chevalier, le miroir de la valeur et de la courtoisie, l'appui des faibles, le bras armé au service de l'ordre moral et de la justice. »

Dans une lettre à Schiller, Gœthe, l'olympien, avoue sa honte de n'avoir connu que tard ce livre excellent.

Et cela doit suffire à montrer l'exceptionnel mérite de l'œuvre qu'Affonso Lopes-Vieira a voulu restaurer dans sa pureté primitive.

Pour les censeurs aussi bien que pour les pané-

gyristes, *Amadis* était naturellement castillan, encore que Montalvo lui-même n'eût rien dit du texte primitif sur lequel il avait travaillé. Il n'avait pas davantage parlé de l'auteur, et celui-ci pouvait être Portugais, tout en se servant du castillan.

Toutefois, les plus savants chercheurs de la péninsule savaient de tradition que la première et la seconde rédaction du Roman devaient être attribuées à un *Lobeira*.

En Portugal, certains patriotes déploraient le passage en Espagne d'une invention nationale et le D[r] Joâo de Barros, dans ses *Antiquités d'entre Douro et Minho,* désigne Vasco Lobeira comme le créateur d'*Amadis*.

Par erreur, il lui attribue quatre livres. Et il ajoute : « Mais comme ces choses se dessèchent entre nos mains, les Castillans en ont changé la langue, afin que l'œuvre fût leur. »

Courtisans et lettrés savaient fort bien, au reste, que la renommée mondiale du Roman de chevalerie lui venait de la langue alors universelle, en usage dans l'Empire de Charles-Quint.

La disparition totale de l'*Amadis portugais*, la propagation rapide de la rédaction castillane, d'un autre côté l'absence complète d'un nom ancien d'auteur castillan et la tradition séculaire,

très importante encore que vague, conférant aux *Lobeiras* la paternité du Roman, divers autres points douteux ou problématiques, comme l'hésitation entre João et Vasco Lobeira, un *Pedro* et un autre *João* découverts récemment ainsi qu'un autre *Vasco*, firent naître autour des origines d'*Amadis* l'une des polémiques littéraires les mieux nourries que je connaisse.

Elle s'est poursuivie jusque maintenant entre Espagnols et Portugais ; mais des Français, des Allemands et des Anglais y prirent également part.

Attrayante et complexe, tant par son aspect national et psychologique que par le côté littéraire et philologique, la *Question d'Amadis* était devenue dès le XVI[e] siècle « chose de mystère ». *Invention d'un Maure* latinisé, Œuvre de sainte Thérèse, création d'une Dame de Portugal ou du second duc de Bragance.

Que n'a-t-on pas imaginé ? Mais ce ne sont là que fables, sans aucune base ni vraisemblance.

Parmi les points discutés du texte, qui se lient au problème des origines, il en est deux dont la correcte interprétation vient renforcer ma foi dans les *Lobeiras*.

Il s'agit des épisodes de *Briolayne* et de *Macan-*

don, l'écuyer blanchi qui reçut l'ordre de la chevalerie.

Le lecteur est certainement au courant de la première histoire :

Amadis, jeune homme de vingt ans, reconquiert le royaume et le trône de la *Niña hermosa* injustement déshéritée; mais il évite de céder aux désirs passionnés de la romantique Damoiselle. Celle-ci ignore parfaitement l'idéale loyauté d'Amadis et le véritable amour qu'il a voué à Oriane, la Sans égale.

L'Infant D. Affonso de Portugal, suzerain de João Lobeira, plus réaliste que le poète, dont il n'avait pas compris les desseins, exigea, dans sa pitié pour la jeune fille et en harmonie avec les grossières façons des *Livres de Linhagens*, qu'Amadis fît à la princesse un fils et une fille d'une seule portée.

Il est clair que l'auteur n'accomplit pas un ordre pareil. Il se contenta d'en enregistrer l'exigence.

En marge de son autographe, selon mon opinion personnelle. Plus tard ce détail fut intercalé dans le texte et passa dans la rédaction castillane de Montalvo.

Dans le texte lui-même il n'est donné aucune suite à la pression exercée sur Amadis. Au

contraire, on affirme que cette pression était vaine et superflue.

De fait, il n'est trace nulle part des descendants d'Amadis et de Briolayne.

L'attention des lecteurs portugais n'en fut pas moins éveillée. L'un d'entre eux, le Dr Antonio Ferreira, auteur de la tragédie d'*Inès de Castro*, interpréta la note en question de façon singulière et, comme il ignorait (il vivait au XVIe siècle) l'existence du seul et véritable *Infant* D. Affonso de Portugal, il crut qu'il s'agissait d'un autre Affonso, celui qui figure dans la tragédie d'*Inès*. Antonio Ferreira eut le singulier caprice de versifier la note marginale de Lobeira et d'en faire un sonnet à l'italienne dans la langue de D. Denis.

De pseudo-savants attribuèrent par la suite ce sonnet à D. Affonso lui-même, qu'ils identifièrent avec le roi Alphonse IV le Brave. D'autres, réfléchissant qu'un sonnet portugais en 1325 serait un anachronisme, substituèrent au nom d'Affonso celui de Pedro, le Pedro des *Sete Partidas*, lequel était beaucoup plus populaire.

Fantaisies sans bases autour desquelles la critique a ourdi d'innombrables arabesques.

Quant à *Macandon*, *le vieil écuyer blanchi*, il serait le représentant littéraire de Vasco Lobeira.

Ce dernier, quelques décades après la diffusion du premier Amadis à travers l'Espagne, prit part à la bataille d'Aljubarrota et fut armé chevalier par D. João Ier avec quelques douzaines de guerriers.

Il introduisit ensuite dans le Roman (rédigé par son aïeul?) l'épisode à lui relatif de l'Épée et de la Guirlande miraculeuses. Il ne serait guère malaisé de rendre l'hypothèse plausible.

Bien des guerriers pleins de courage avaient pu prendre part à des centaines de combats sans recevoir la chevalerie, et il ne convient pas de confondre les guerriers des XIIIe et XIVe siècles avec les courtisans de D. Manuel et de D. João III.

Quant à la chronologie, le *Dezir* où Villasandino mentionne le vieil écuyer, qui, à « soixante ans passés, se mit à courir les aventures et se fit armer chevalier », est de 1396 et il est urgent de remarquer que Vasco Lobeira, à ce qu'on rapporte, dut mourir en 1403 (date qui n'est d'ailleurs certifiée par aucun document).

En ce qui concerne la *nationalité* du Roman (abstraction faite des raisons cachées dans le sous-sol celtique et des chansons de geste en langue picarde, etc.), se prononcèrent en faveur de l'Espagne, à cause du texte de Montalvo et des allusions y contenues à certaines figures, les

c.

distingués hispanologues Baret, Braunfels et Baist et certains Anglais contemporains.

En faveur du Portugal se déclarèrent Mila y Fontanals, Gaston Paris, F. Wolf, Southey, attentifs non seulement aux arguments externes, mais à l'intériorité du Roman et embrassant, au reste, d'une sympathie égale la Péninsule entière.

Joâo Lobeira n'était pas encore reconnu comme l'auteur du *Lai de Leonoreta*.

A partir de 1880, ce fut Menendez y Pelayo (*Origines du Roman*) qui fit de toute son érudition pencher la balance du côté portugais.

« Existait-il dans la Péninsule ibérique une race mieux préparée que celle de Castille à recevoir l'influence d'*Amadis de Gaule ?* », telle est la question qu'il formula. Et de répondre : « Il n'y en avait qu'une seule. Elle vivait à l'écart au long du rivage occidental, et ses poètes avaient, les premiers, donné leurs lettres de naturalisation aux noms de *Tristan* et *Iseut*. »

Dans le même sens, l'éminent critique allègue encore le mysticisme de Nun' Alvarez Pereira, imitant Galaaz, le caractère chevaleresque de D. Joâo Ier incarnant le roi Arthur au siège de Coria, comparant ses chevaliers à ceux de la Table-Ronde; la sentimentalité inhérente à la Race, la mesure, la discrétion, la délicatesse des

mœurs, les habitudes courtoises et distinguées qui régnaient au Portugal et que la *Belle du Titien*, l'Impératrice D. Isabelle, introduisit à la cour de Charles-Quint.

Au Portugal, ce fut Théophile Braga qui défendit avec le plus vif enthousiasme, à partir de 1873, la même thèse, affirmant comme l'auteur de ces lignes que, si *Amadis* a cessé d'appartenir au Portugal, il a continué d'être *portugais* par la qualité de son lyrisme, qui allie la douceur aimante à la vaillance héroïque.

Personnellement, j'ai tenté de tirer des conclusions des mutuelles relations littéraires entre l'Espagne et le Portugal.

Le Portugais a généralement le don des langues ; son ouïe musicale est très fine; il comprend la sonore langue du centre avec ses cinq voyelles claires et expressives, et il lit avec facilité les textes de là-bas, sans avoir besoin de traductions.

Le Castillan, au contraire, ne saisit que malaisément les trente voyelles différenciées du Portugais. Et il ne connaît de la littérature portugaise que ce que des Luso-castillans ou des Gallego-castillans ont pu traduire ou nationaliser.

Dans l'avenir, l'indispensable livre sur l'inter-

culture des deux pays devra faire l'analyse des proses archaïques, pour vérifier si le *Graal,* le *Merlin,* le *Lancelot,* le *Vespasien,* le *Joseph d'Arimathie,* etc., ont passé du portugais au castillan ou du castillan au portugais.

Il suffit de remarquer ici que les deux controverses les plus notables ont reçu depuis longtemps une solution portugaise : celle d'*Inès de Castro* et *Nise Lastimosa,* celle de *Palmeirim d'Angleterre.*

En dernier lieu trois Anglais, au savoir minutieux et perspicace, ont examiné de nouveau la *Question d'Amadis* : G.-S. Williams (1909, *Revue Hispanique,* XXI); Henry Thomas (*Spanish and Portuguese Romances of Chivalry,* 1920) et Aubrey T.-G. Bell (*Portuguese Literature,* 1912).

Ne voulant tenir compte que des arguments positifs et laissant de côté les preuves psychologiques, ils s'arrêtèrent à une opinion plus dubitative encore pour le Portugal que les critiques qui les avaient précédés.

« Portugais peut-être en son principe, l'*Amadis* est devenu castillan à partir de 1500, ou même plus tôt. » Cette conclusion ne saurait altérer la conviction de ceux qui cherchent et retrouvent dans les premiers livres d'*Amadis* l'âme portugaise, le lyrisme de la race.

La glorieuse mission de restituer à la patrie le trésor qu'elle avait, par un excès de générosité chevaleresque, laissé échapper de ses mains, était réservée à l'un des plus purs poètes lusitaniens d'aujourd'hui, capable de s'identifier, de par ses affinités naturelles ou électives, avec le Troubadour João Lobeira (João Pires Lobeira Alvim) du XIII[e] siècle et avec le chevalier Vasco Lobeira du siècle suivant, comme il s'était identifié déjà avec Maître Gil Vicente, en nationalisant le *Monologue du Vaqueiro,* composé en castillan.

Glorieuse mission en vérité, mais délicate et difficile, qui exigeait une intuition lumineuse, un goût infaillible.

On ne pouvait qu'extraire de l'unique rédaction existante, la tardive rédaction castillane, les parties qui, décomposées par la critique, semblaient être la matière première portugaise.

Il convenait, au contraire, d'éliminer les additions et surcharges de Montalvo.

Ces additions et surcharges étaient tellement considérables qu'elles emplissaient un volume entier de l'édition Rivadeneyra, quatre cent et quelques pages de deux colonnes à soixante lignes chacune.

Cent trente-cinq chapitres que seuls de rares spécialistes avaient le courage de lire.

Le restaurateur supprima en premier lieu les divagations moralisatrices du philosophâtre *Regedor* de Medina del Campo. Il supprima les répétitions d'exploits et d'aventures, les complications inutiles, les nombreuses figures secondaires.

Il rechercha les lignes constructives du Roman, réduisit à quelques-uns les combats et les duels du chevalier errant ; sans exclure le merveilleux, il développa en quelques traits brefs et saillants ce qui lui parut essentiel : l'*élément humain*, le caractère lyrique du Roman. Lyrique à la façon portugaise.

Pour combiner intimement les aventures qu'il laissa subsister, il introduisit de loin en loin quelques altérations ; mais celles-ci n'affectent en rien l'authenticité de l'œuvre.

Une réminiscence de l'*Historia Tragica Maritima*, une autre de la ballade de *Nau Catarineta*, deux vers de *Crisfal*, un quatrain populaire, un « dit » troubadouresque.

Des lectures répétées, des investigations poursuivies quatre années durant ont permis à Affonso Lopes-Vieira de réaliser ce tour de force.

Avec un profond enthousiasme, avec une intense émotion intellectuelle, il réduisit à vingt les cent trente-cinq chapitres de Montalvo. Il les a rendus

captivants, il en a fait un tout impeccable, lyrique et artistique, frémissant de vie.

Son œuvre reproduit-elle le Roman primitif de João et Vasco Lobeira? Exactement non; mais autant qu'il était possible de faire.

Le *Roman d'Amadis* est aux Lobeiras; mais il appartient également à Affonso Lopes-Vieira; car l'éminent poète l'a vécu et senti avec une dévotion passionnée. Comme la construction, le langage est de lui, intégralement.

Invoquant les mânes du poète-chevalier qui écrivit le *Lai de Leonoreta*, il nous donne la quintessence d'*Amadis*, la moëlle sentimentale : l'*amour-adoration*, caractéristique du tempérament portugais, est mis par lui en relief.

Amour-adoration à la portugaise, languissant et attendri, mais tenace comme l'expansion incoercible de forces organiques, passion que le vrai chevalier amoureux soumet consciemment aux règles de l'Ordre.

De l'énorme Livre de chevalerie de l'an 1500, le héraut et mainteneur du lyrisme portugais, sans rien falsifier, mais en modifiant seulement le rapport entre les exploits du chevalier et son idéalisme amoureux, est parvenu à reconstituer l'*amoureuse et héroïque chanson* des XIIIe et XIVe siècles.

Grâces lui en soient rendues pour le service ainsi prêté aux Lettres portugaises !

C. M. DE V.



Aux Lettres universelles, ajouterons-nous.

P. L.



LE ROMAN

D'AMADIS DE GAULE



I

PÉRION



EIGNEURS, prêtez l'oreille au Roman d'Amadis, le Parfait d'amour. C'est un vieux troubadour portugais qui l'écrivit, mais par la suite un Castillan s'en empara pour en

changer la langue et le tour, et pour l'emporter hors de la terre qui l'avait vu naître. En Portugal, l'esprit héroïque et amoureux de la Table-Ronde a trouvé sa seconde patrie.

Voici un conte de pur et fidèle amour, un conte d'amour portugais, fervent et soumis comme il n'en peut naître qu'au Portugal.

Pour débuter le Roman d'*Amadis*, j'invoque la mémoire du Chevalier-poète qui le composa, et je souhaite qu'elle m'éclaire. J'invoque le couple à jamais enlacé, le couple vivant de *Tristan et Iseut*, qui moururent ensemble en un même jour, d'amour et de douleur.

Et vous qui aimez d'un amour héroïque et fidèle, qui aimez l'amour, écoutez l'histoire comme je l'ai sentie.

Peu d'années après la Passion de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, il

y eut dans la Petite-Bretagne un roi ayant nom Garinter, bon chrétien et de manières affables.

De sa femme, noble dame, ce Roi eut deux filles. La plus âgée épousa Languines, roi d'Écosse, et elle fut appelée *la Dame à la guirlande*, à cause d'une guirlande de grand prix dont elle ornait habituellement ses beaux cheveux, pour la grande joie de son mari qui le voulait ainsi. Ils eurent pour enfants Agrajes et Mabilie, dont il sera plus loin fait mention.

L'autre fille, nommée Elisène, était beaucoup plus jolie que sa sœur ; mais comme elle s'obstinait à refuser chacun des princes qui la requéraient, un tel dédain donna prétexte à la surnommer *la Dévote éperdue*.

Or, ce roi Garinter, étant déjà chargé d'années, allait parfois chasser dans la montagne pour écarter les soucis. Un jour qu'il s'était éloigné des veneurs et

qu'il marchait à travers le hallier en récitant ses Heures, il aperçut tout à coup un chevalier, qui soutenait le combat avec deux autres. En ceux-ci, il reconnut deux de ses vassaux, dont il avait personnellement fort à se plaindre pour leur superbe et pour leur grossièreté. Le Roi se mit à l'écart pour observer la bataille, et celle-ci ne prit fin que par la mort des deux téméraires.

Lors, le chevalier s'avança vers le Roi et, le voyant seul, lui demanda :

— Homme de bien, quelle terre est celle-ci pour que les chevaliers y soient attaqués par surprise ?

— Que pareille chose ne vous étonne, rétorqua le Roi, car en tous pays il y a de bons et de mauvais chevaliers ; ceux dont vous parlez avaient de nombreux torts et le Roi lui-même pourrait porter grief contre eux.

— C'est au Roi que je veux parler,



reprit le chevalier. Si vous savez où il demeure, dites-le-moi, je vous prie.

— Qu'il en soit fait selon votre désir ! Vous avez devant vous le Roi lui-même.

Incontinent, le chevalier remit à son écuyer le heaume et l'écu, et s'en fut donner l'accolade au roi Garinter, en lui disant qu'il était le roi Périon de Gaule et qu'il désirait vivement faire sa connaissance. Tout de bon, en entendant prononcer ce nom, le seigneur de Bretagne se sentit plein d'aise. La haute renommée de Périon était parvenue jusqu'à lui ; il savait comme on vantait sa bravoure et sa distinction de chevalier ; car, malgré sa jeunesse, les brillantes qualités de ce roi l'avaient rendu célèbre à travers tous les royaumes de Petite et de Grande-Bretagne. De tout son cœur, Garinter lui donna la bienvenue. Gaîment les deux seigneurs se mirent côte à côte à la

recherche des veneurs, dans l'intention de gagner le bourg d'Alime, d'où Garinter était parti pour la chasse.

En chemin, un cerf échappé à la vénerie bondit devant eux ; ils se mirent à sa poursuite pour le percer de la lance ; mais un lion, sortant des broussailles, atteignit le cerf, le mit en pièces, et son regard furieux dévisageait les chevaliers, comme s'il eût jugé que personne n'était capable de lui disputer la proie volée.

Ce que voyant, le roi Périon descendit de son cheval, qui avait pris peur à la vue du lion.

— Ce ne sera pas pour toi ! dit Périon.

Et sans se laisser détourner par les cris du roi Garinter, il marcha droit vers le fauve, avec l'écu au bras et l'épée à la main.

Délaissant la proie, le lion se précipita contre Périon. Le corps à corps s'ensuivit et la bête eut tôt fait de terrasser

l'homme. Elle l'allait déchirer ; mais le Roi, sans perdre courage, lui plongea l'épée dans le ventre et la mit à mort. Non loin retentirent les sonneries de cor des veneurs, qui bientôt accoururent pour entourer leur maître.

Ce qu'il venait de voir emplit d'admiration le roi Garinter ; en lui-même, il se disait que ce n'était pas sans motif que le roi Périon était tenu pour le plus vaillant chevalier du monde.



II

DARIOLETTE



N chargea sur deux palefrois le lion et le cerf, puis les seigneurs avec grand plaisir s'acheminèrent vers la petite ville. Or, la Reine fut informée de leur marche. Tout aussitôt elle fit orner richement les appartements du palais et dresser les tables. A la plus haute s'assirent les deux rois et la reine; Elisène prit place à une autre, à leur niveau.

On les y servit comme il convenait de

faire chez un tel hôte. Mais la princesse était si belle et le roi Périon était si noble chevalier, leurs regards se rencontrèrent si à propos, que la grande retenue d'Elisène ne la préserva point des vives atteintes de l'amour et que Périon, dont le cœur était libre, s'éprit d'elle également. Les choses tournèrent de telle façon que l'un et l'autre, pendant tout ce temps, perdirent le gouvernement d'eux-mêmes.

Lorsque la Reine gagna sa chambre, Elisène se leva. L'anneau, qu'elle avait retiré pour se laver, tomba des plis de sa robe ; elle se baissa pour le ramasser ; mais Périon le prit et le lui remit.

Quand leurs mains se rencontrèrent, Périon prit celle de la princesse. Celle-ci tourna vers lui ses yeux pleins d'amour et le remercia en rougissant.

— Ah ! madame ! ce n'est point là le dernier service que je vous rendrai ; car

c'est toute la vie que je veux employer à vous servir.

Elisène fut si troublée que ses yeux se brouillèrent.

Ne pouvant taire un mal si nouveau pour elle, elle découvrit son secret à une damoiselle en qui elle avait toute confiance et qui s'appelait Dariolette. Les yeux baignés de pleurs et le cœur plus encore, elle lui demanda conseil sur le moyen de savoir si Périon aimait une autre femme, et si ce visage amoureux qu'il lui avait montré était preuve d'un amour égal au sien. Étonnée d'un pareil changement chez une personne pour qui de telles choses étaient parfaitement inusitées, la jeune fille promit incontinent de la servir, ayant remarqué que l'amour n'avait pas laissé place chez sa dame pour la raison.

Dariolette s'achemina vers la chambre du roi Périon, au moment que l'écuyer

se préparait à porter les vêtements de son maître. La jeune fille les lui demanda, en disant qu'elle les porterait elle-même.

Prenant pareille attention pour un excès d'honneur, l'écuyer s'éloigna. Ainsi Dariolette, à son entrée dans la chambre du Roi, fut reconnue par lui pour être la damoiselle d'honneur de la princesse.

— Bonne damoiselle, que me voulez-vous ?

— Seigneur, je veux vous donner de quoi vous vêtir.

— Dépouillé de joie est mon cœur.

— Mais pourquoi ?

— C'est que j'ai toujours été libre ; libre je suis venu sur cette terre, et maintenant je me suis vu, dans la demeure de votre maître, blessé d'un coup mortel. Si vous pouviez me découvrir un remède à cette blessure, je vous octroierais bonne récompense.

La jeune fille répondit qu'elle serait

contente de servir un seigneur si bon, pourvu qu'elle pût savoir en quoi. Dariolette savait bien en quoi elle pourrait servir le roi Périon ; mais elle avait joie de l'entendre parler de l'amour que lui procurait Elisène ; elle comparait les paroles du Roi à celles de la princesse, et toutes choses s'acheminaient vers le point qu'elle désirait.

— Si vous me promettez, en loyauté parfaite, de garder le secret de ce que je pourrai vous dire, pour ne le révéler qu'à votre dame, alors je parlerai.

Dariolette promit, et le Roi lui dit qu'il avait vécu jusqu'alors sans engager son cœur, accoutumé qu'il était à courir les aventures, et non à pâtir de soucis ; qu'il avait jeté les yeux en un moment singulier sur la grande beauté d'Elisène ; que l'inquiétude était maintenant entrée en lui, au point de lui donner l'idée d'une mort prochaine, et enfin qu'il

mourrait, si aucun remède n'était découvert.

— Si vous me promettez comme Roi, répartit la jeune fille, de vous comporter en tout selon la vérité, vis-à-vis de qui vous êtes l'obligé, si vous me promettez de la prendre pour femme en temps opportun, alors je ferai une chose qui, non seulement vous rendra le cœur content, mais qui la réjouira elle-même, car en son cœur habite un amour égal au vôtre. Mais si je n'ai pas votre promesse, vous ne l'obtiendrez pas pour femme, et je ne saurais croire que vos paroles soient issues d'un sentiment honorable.

Le roi Périon, qui observait les commandements de Dieu, afin que toutes choses se pussent ordonner comme vous l'entendrez raconter plus loin, mit la main sur la croix de son épée et jura :

— Je jure sur cette croix et sur cette épée, avec laquelle j'ai été fait chevalier,

de faire ce que vous me demandez, damoiselle, et tout ce dont, par votre dame, je pourrai être requis.

— Réjouissez-vous donc ; je vais faire comme je vous ai dit.

Elle alla retrouver sa dame et lui raconta tout ce qu'elle avait concerté avec le roi Périon. Elisène, alors, en un transport de joie, la serra dans ses bras.

— Quand donc, ô ma véritable amie, sonnera l'heure où je pourrai presser sur mon cœur celui qui m'a été donné pour seigneur et maître ?

Dariolette lui expliqua que la chambre du roi Périon donnait sur le verger, et que par conséquent elles pourraient s'y rendre en toute sécurité, quand tout le monde serait endormi. Et comme Elisène lui faisait remarquer que le Roi son père couchait dans la même chambre, la jeune fille assura que tout irait bien.

Quand la nuit tomba, Dariolette prit

à part l'écuyer du roi Périon et lui demanda quelle était la damoiselle que son maître aimait d'un amour invétéré.

— Mon maître les aime toutes, mais il n'en aime aucune comme vous le dites.

A ce moment, le roi Garinter s'approcha, et les voyant tous deux en conversation, il interrogea la jeune fille pour savoir ce qu'elle avait à dire à cet écuyer.

— Pour Dieu, seigneur, je vais vous le dire : il m'a appelée pour me faire connaître que son maître a coutume de dormir seul dans sa chambre, et votre compagnie à coup sûr va le gêner.

Le roi Garinter alla dire au roi Périon qu'il se levait matin à cause des affaires nombreuses qu'il devait régler, et qu'il le laisserait seul dans cette chambre, pour ne lui causer aucune gêne.

Quand Dariolette vit que les servi-

teurs emportaient le lit du roi Garinter, elle alla raconter à la princesse ce qui survenait.

— Ma bonne amie, lui dit Elisène, je crois que Dieu le veut ainsi, et ce qui semble maintenant une erreur deviendra dans la suite un grand bienfait de sa grâce.

Ainsi s'entretinrent-elles, jusqu'au moment où tout le monde s'en fut reposer.



III

ELISÈNE

ORSQUE tout fut tranquille, la jeune suivante servit de guide à la princesse et toutes deux sortirent par le verger. La lune luisait très clair.

Dariolette enveloppa Elisène du regard et, entr'ouvrant le manteau de la princesse, contempla un instant le beau corps que celle-ci avait nu sous la chemise, son seul vêtement.

— Madame, dit en riant la jeune fille,

celui qui va vous posséder est né sous une bonne étoile.

La princesse sourit et répartit :

— Amie, dites plutôt que Dieu m'a favorisée en me donnant un tel seigneur et maître.

Périon, le cœur battant et plein de l'espérance que lui avait fait concevoir la princesse, n'avait pu dormir ; il était tombé en somnolence et rêvassait. Il rêvait que quelqu'un était entré par une fausse porte dans cette chambre. Des mains lui entraient dans les côtes et on lui arrachait le cœur pour le jeter à la rivière.

— Pourquoi me faites-vous pareille cruauté ? disait Périon, tout en se débattant dans les affres du cauchemar.

A la porte de la chambre, Elisène tremblait toute, et lorsqu'elles tirèrent le verrou, Périon s'éveilla dans l'épouvante en se signant.

A ce moment les deux jeunes filles

allaient entrer. En les apercevant, il redouta une trahison et sauta du lit en brandissant son épée.

— Seigneur, qu'est-ce que cela veut dire ? lui souffla Dariolette.

Apercevant alors Elisène, Périon s'avança pour la prendre dans ses bras, et Dariolette dit à la princesse :

— Demeurez, madame. Quoique vous vous soyez défendue d'entreprises nombreuses, quoique le noble seigneur en ait fait autant de son côté, Dieu a voulu que vous ne vous défendiez pas l'un de l'autre.

Apercevant l'épée du Roi, elle s'en saisit en signe de foi jurée, et sortit.

Tout en contemplant Elisène à la lueur des torches allumées, Périon songeait que toute la beauté du monde était rassemblée en elle.

Avant le point du jour, Dariolette vint s'enquérir de la princesse et elles retour-

nèrent dormir ensemble. Ainsi l'on n'eut vent de rien dans le palais.

Dix nuits durant, Périon et Elisène s'entr'aimèrent. Au cours de l'une de ces nuits, la princesse interrogea son ami :

— Quand vous vous en irez, qu'adviendra-t-il de moi ?

— Lorsque je m'en irai, je vous laisserai mon cœur. Uni au vôtre, il nous donnera des forces, à vous pour espérer pendant un intervalle de temps, à moi pour revenir bientôt.

Au bout de ces dix jours, le roi Périon donna audience à ses réflexions et brusqua sa décision de départ. Comme le songe qu'il avait eu lui donnait grand souci, il voulait savoir comment les sages de son royaume l'interpréteraient.

Au moment de prendre congé du roi Garinter, il voulut ceindre son épée et ne la trouva point ; mais il ne se risqua pas à la réclamer, ce qui lui coûta beaucoup,

car elle était bonne et belle. Et il s'éloigna de ce royaume.

Toutefois, avant son départ, il s'était entretenu avec Dariolette ; il lui avait dit la peine qu'il emportait avec lui ; elle lui avait conté le chagrin où la princesse demeurait plongée.

— Ah ! mon amie, je vous la recommande comme mon propre cœur.

Et tirant de son doigt un bel anneau d'entre les deux pareils qu'il portait, il le lui donna, afin qu'elle pût le garder pour l'amour de lui.



IV

AMADIS, FILS DE ROI



E quels regrets mêlés de douleur et de désir la séparation vint emplir le cœur d'Elisène ! Ce n'est qu'en s'entretenant avec Dariolette qu'elle parvenait à trouver quelque soulagement.

Les jours passèrent, et bientôt la princesse sentit qu'elle était enceinte. Elle perdait l'appétit et le sommeil ; ses fraîches couleurs disparaissaient.

Ses soucis alors augmentèrent, et ce

n'était pas sans raison grave ; car, en ce temps, la loi condamnait à mort, si haut placée fût-elle, la femme qui avait commis une faute.

Cette faute, Elisène ne l'avait pas commise ; car le serment que le roi Périon avait juré sur la croix sanctifiait devant Dieu l'amour des deux amants ; mais c'était un serment devant Dieu, et non devant les hommes.

Cette loi cruelle subsista jusqu'à la venue du très vertueux roi Arthur, qui l'abrogea à l'époque où il tua Floyan aux portes de Paris.

Mais ce puissant Seigneur Dieu, par la permission et pour le saint service de qui toutes ces choses s'accomplissaient, donna tant de discrétion à Dariolette que la jeune fille porta remède à tout, comme vous allez l'entendre.

Il y avait dans le palais une chambre à l'écart, établie sur voûte au-dessus d'un

cours d'eau qui passait par là, et au ras duquel s'ouvrait une petite porte de fer. Cette porte livrait parfois passage aux jeunes filles pour leur permettre d'aller folâtrer dans l'eau.

Sur le conseil de Dariolette, Elisène demanda cette chambre à ses parents, afin d'améliorer sa santé et de dire ses Heures sans être gênée de personne, et elle devait emmener Dariolette pour la servir. Ayant obtenu licence, la princesse prit possession de l'appartement, et ses appréhensions purent s'apaiser un peu.

Un jour elle demanda à la jeune suivante ce que l'on ferait de celui qui allait naître.

— Eh bien! madame, qu'il souffre pour que vous soyez sauvée!

— Ah! Sainte Vierge! Et comment laisserai-je mettre à mort ce qui est l'œuvre de celui que j'aime le plus au monde?

2.

— Inutile souci, répliqua la jeune fille ; car si l'on vous tue, il ne sera pas épargné.

— Encore que la faute puisse me valoir la mort, je ne veux pas que l'innocent pâtisse.

— Ce serait grande folie que vous voulussiez perdre et votre seigneur et vous-même, afin de sauver une chose incapable de produire profit. Et votre seigneur ne pourrait vivre sans vous. Au contraire, si vous vivez tous deux, vous pourrez avoir d'autres enfants, qui vous feront oublier la perte du premier.

C'était Dieu lui-même qui inspirait la jeune suivante. Aussi voulut-elle le remède avant que l'extrémité fâcheuse n'eût surgi. Elle chercha donc quatre planches assez grandes et en confectionna un coffre de la longueur d'une épée. Les planches furent liées entre elles à l'aide de bitume, en sorte que l'eau ne pût passer.

Tout en montrant son travail à Elisène, elle lui dit que l'usage de ce coffre lui serait révélé en temps opportun.

— Peu me chaut de savoir ce qui se fait ou ce qui se dit ; car je suis bien près de perdre et ma joie et mon bien.

La jeune suivante sentit le chagrin l'envahir en la voyant si triste et tout en larmes. Il lui coûtait fort d'être obligée de se montrer cruelle, et elle s'éloigna pour que la princesse ne la vît pas pleurer aussi.

Elisène pensait à Périon, dont elle n'avait plus de nouvelles, et, quoiqu'elle eût foi dans son amour, dans la fidélité de son souvenir, l'absence lui pesait fortement, surtout en un moment si plein d'incertitude. Un jour elle interrogea Dariolette :

— Pourquoi mon seigneur et maître ne revient-il pas ?

La jeune suivante la tranquillisa en

lui répondant ce que la princesse se disait à elle-même, quand elle songeait à cette absence :

— Madame, pour tout motif imaginable, excepté pour cause d'oubli ; car il a engagé sa parole par le serment juré.

L'heure des couches ne tarda guère pour Elisène, et comme elle ne pouvait geindre, elle souffrait doublement.

Enfin Notre-Seigneur voulut qu'un fils lui naquît. La jeune suivante le prit entre ses bras et vit qu'il était beau et bien vivant.

Incontinent, elle se mit en devoir de faire ce qui convenait, selon ce qu'elle avait pensé. Elle baptisa l'enfant comme s'il avait été à l'article de la mort et, après l'avoir enveloppé de riches étoffes, elle apporta le coffre.

— Qu'allez-vous faire ?

— Le mettre dans ce coffre et le confier à la rivière.

La mère pressait l'enfant contre son sein et pleurait à mourir :

— Mon amour ! mon joli petit bijou !

La jeune suivante écrivit sur un parchemin :

Amadis sans temps, fils de Roi.

Le nom était celui d'un saint de grande dévotion à qui elle le voua. Et elle disait *sans temps*, parce qu'elle le croyait prédestiné à une mort prompte.

Elle mit le billet au cou de l'enfant et Elisène suspendit au même ruban l'anneau que Périon lui avait donné. Une fois l'enfant couché dans le coffre, elles placèrent à son côté l'épée de son père, et la jeune suivante livra le coffre à la rivière. Comme le courant était fort, il atteignit rapidement la mer. Déjà le jour était levé, et il arriva une de ces choses que le Tout-Puissant a coutume de faire, à son bon plaisir.

Sur mer, cinglait une nef, où naviguait

un chevalier d'Écosse parti de la Petite-Bretagne en compagnie de sa femme, qui venait de donner le jour à un enfant. De leur bord ils aperçurent le coffre et donnèrent l'ordre de le recueillir. Le chevalier, qui avait nom Gandales, ouvrit le coffre et aperçut l'enfant, qu'il prit aussitôt dans ses bras :

— C'est un enfant de noble lignage. Et quelle belle épée !

Le chevalier maudissait la mère cruelle qui avait pu abandonner pareille créature, et il pria sa femme de l'élever. Celle-ci aussitôt lui fit prendre le sein de la nourrice qui allaitait Gandalin, son propre fils, et l'enfant se mit à téter avec appétit, ce dont se réjouirent les bons seigneurs.

Ainsi naviguèrent-ils jusqu'à Antalie, ville d'Écosse. De là ils gagnèrent un château leur appartenant, et qui était l'un des mieux fortifiés du royaume. Ils y éle-

vèrent l'enfant trouvé, comme s'il avait été leur propre fils, et tout le monde crut qu'il en était ainsi, parce que rien ne fut révélé de l'aventure par les matelots partis aussitôt vers d'autres rivages.



V

LE DAMOISEAU DE LA MER



EN quittant la Petite-Bretagne, comme il a été dit précédemment, quel regret attendri avait le roi Périon de sa dame Elisène !

Dès qu'il eut regagné son royaume, il dépêcha un message aux gentilshommes en les priant de lui envoyer les plus savants d'entre eux, pour que ceux-ci lui pussent expliquer le songe qu'il avait eu. Ses vassaux s'empressèrent pour le voir ; car le Roi était aimé de tous. Quand il eut

réglé les affaires du royaume et celles de ses propres terres, il renvoya chacun chez soi. Un certain temps s'écoula. Un jour trois hommes réputés pour leur savoir se présentèrent au palais. Ils étaient experts dans les choses dont le Roi était soucieux; car ils étaient versés dans la lecture des astres. Le Roi les conduisit à la chapelle, et leur y fit jurer de dire toute la vérité, si dure fût-elle, sans en rien cacher; puis il leur raconta le songe; mais il se garda bien de dire où et comment il l'avait eu, et les maîtres se mirent à prédire. Deux d'entre eux parlèrent, et chacun fit connaître son opinion. Ungan le Picard, qui était le plus savant, commença par dire :

— Seigneur, j'ai déjà pu voir des choses qu'il vaut mieux garder pour nous.

Les autres sortirent, comme le souhait en avait été manifesté, et quand il fut demeuré seul avec le roi Périon, Ungan le Picard lui parla ainsi :

« — Je vais vous dire, seigneur, ce que vous cachez. Vous aimez et vous avez déjà accompli votre désir. Le songe du cœur jeté à la rivière veut dire que sur l'eau sera trouvé l'enfant que vous devez avoir. »

Sachez maintenant que le petit garçon élevé chez Gandales, et que l'on appelait le Damoiseau de la Mer, grandissait si bien en beauté que tout le monde s'en émerveillait.

Un jour, Gandales, chemin faisant, vit paraître une damoiselle qui lui dit :

— Ah ! Gandales, si beaucoup de hauts seigneurs savaient ce que je sais, tu aurais la tête tranchée.

Le bon chevalier s'étonna.

— Parce que tu gardes leur mort dans ta maison.

— Damoiselle, au nom de Dieu, je vous supplie de vous expliquer !

— Je te dis que celui que tu as trouvé

sur la mer sera la fleur de la Chevalerie : il fera trembler les forts, il humiliera les orgueilleux, il prendra la défense des offensés, et il agira en tout avec honneur. Et il sera également le chevalier qui saura maintenir son amour avec la plus parfaite loyauté.

— Ah ! madame, dites-moi qui vous êtes !

— Je suis Urgande l'Inconnue ; mais ne t'avise pas de me chercher ; car tu ne me trouverais pas.

Tout en parlant ainsi, la belle jeune fille se métamorphosa en vieille éclopée. Ce que voyant, Gandales tint aussitôt Urgande pour l'une de ces femmes qui possèdent la science des sortilèges et des enchantements, qui connaissent la vertu des paroles, des eaux et des plantes, qui gardent le secret de conserver la jeunesse, la beauté, la puissance.

En rentrant au château, Gandales prit

dans ses bras le petit Damoiseau et lui donna un baiser avec des larmes dans les yeux. Et l'enfant, qui avait trois ans et qui était beau à miracle, voulut essuyer les larmes du bon seigneur, ce dont celui-ci se réjouit fort, en pensant qu'il serait doux à sa vieillesse.

Quand le petit Damoiseau atteignit cinq ans, Gandales lui fit présent d'un arc à sa taille; il en donna un autre à son fils Gandalin et les fit tirer tous deux. C'est ainsi qu'il l'éleva jusqu'à la septième année.

A ce moment, le roi Languines, en voyage à travers son royaume, vint loger avec la Reine au château de Gandales, qui se trouvait sur son chemin.

Mais Gandales envoya les petits damoiseaux dans une cour, pour les dérober à la vue. Or, la Reine, en regardant du haut d'une terrasse, les aperçut en bas dans leurs jeux et parmi eux le Damoiseau de la Mer, dont la beauté l'émerveilla

tellement qu'elle appela les femmes de chambre pour la leur faire admirer également.

— Venez donc et vous verrez la plus jolie créature qui ait jamais paru au monde !

Le beau petit damoiseau, qui semblait être au-dessus des autres, non seulement par la prestance et la beauté, mais aussi par la richesse de ses vêtements, s'en alla boire au tuyau d'une fontaine, et, durant qu'il était à l'écart, l'un des garçons, plus grand que les autres, voulut enlever à Gandalin l'arc avec lequel il était en train de tirer.

— A mon aide, Damoiseau de la Mer ! s'écria Gandalin.

Aussitôt le plus petit courut vers le plus grand et, le voyant lutter avec Gandalin, il lui donna sur la tête un coup de son arc et le renversa. Le garçon blessé fut se plaindre au précepteur. Celui-ci accourut

avec les lanières du châtiment; ce que voyant, le Damoiseau de la Mer se mit à genoux et dit :

— J'aime mieux être châtié que de voir souffrir mon frère.

De la terrasse où elle se trouvait, la Reine avait tout vu, et elle s'étonna du nom donné au Damoiseau, comme elle s'était émerveillée de sa beauté. A ce moment, arrivait le Roi accompagné de Gandales, et la Reine l'interrogea :

— Dites-moi, Gandales, ce beau garçon qu'on appelle le Damoiseau de la Mer est-il votre fils ?

Le cœur du bon seigneur battit le tocsin en voyant découvert ce qu'il avait gardé avec tant de soin, et il répondit avec le peu d'assurance qui distingue ceux qui ne mentent jamais :

— Oui, madame.

La Reine poursuivit, curieuse :

— Et pourquoi porte-t-il un nom pareil ?

— Parce qu'il est né sur la mer, à mon retour de la Petite-Bretagne.

— Eh bien ! mon ami, il ne vous ressemble guère, dit la Reine en souriant.

Elle pensait que si son vassal Gandales était abondamment pourvu du côté de la bonté, la beauté en revanche ne l'avait guère favorisé.

— Appelez-le. Je veux le voir ! repritelle.

Aussitôt que le jeune garçon se fut agenouillé devant la Reine, celle-ci dit à Gandales :

— C'est moi qui veux l'élever.

Le cœur endolori, Gandales, cachant ses larmes, demanda au Damoiseau de la Mer :

— Veux-tu t'en aller avec la Reine, mon enfant ?

— J'irai là où vous m'enverrez, mais mon frère m'accompagne.

— Et je ne veux pas le quitter non

plus, ajouta Gandalin, qui avait suivi le Damoiseau.

— Seigneur, dit Gandales au Roi, ils sont tellement attachés d'amitié l'un à l'autre qu'il vous faudra les emmener tous deux.

Le roi Languines appela son fils Agrajes et lui montrant les deux jeunes garçons, lui recommanda :

— Mon fils, je veux que tu sois l'ami de ces deux enfants ; car je suis plein d'amitié pour leur père.

Le roi Languines vit que les yeux de Gandales étaient pleins de larmes ; il sourit de son vassal :

— Jamais je n'aurais pensé, mon ami, que vous fussiez si faible de raison !

— Seigneur, je ne le suis pas autant que vous le pensez.

Seul à seul avec ses seigneurs et maîtres, Gandales alors raconta l'histoire de ce jeune garçon, comment il l'avait trouvé

flottant sur la mer avec une belle épée; il dit ses raisons de croire que l'enfant était issu de haut lignage; il répéta également ce qu'avait dit Urgande, considérée comme fée par l'excellent seigneur.

— Je le veux pour mien, si vous y consentez, dit la Reine. Et puisque Dieu a pris tant de soin de sa sauvegarde, c'est là une raison pour que nous l'aimions davantage.

— Bel enfant, songeait Gandales, qui si tôt commenças à courir aventure et danger, que j'ai aimé tout de suite, lorsque je t'ai aperçu dans le coffre bellement couché près de l'épée, toi qui vas servir maintenant quelqu'un fait peut-être pour te servir, Dieu te bénisse et puissé-je voir un jour les merveilles qui te sont promises!

Des jours passèrent. Ils partirent. La Reine élevait le Damoiseau de la Mer comme son propre fils Agrajes, et Mabilie

s'était attachée à lui d'affection, comme une tendre sœur.

Son intelligence était telle qu'il apprenait mieux et plus vite que les autres. Il pointait une flèche avec autant de sûreté qu'il lisait correctement une oraison ou qu'il chantait une chanson. La chasse en montagne lui plaisait si fort que, s'il avait pu le faire, il s'y fût adonné sans cesse. Et la Reine avait pour lui une telle affection qu'elle le voulait toujours avoir à son côté.



VI

ORIANE, LA SANS ÉGALE



E roi Périon avait appris par une lettre d'Elisène que le roi Garinter était mort, et comme il ne se passait pas de jour qu'il ne tournât vers elle sa pensée de fidèle amour, il partit bien vite avec le dessein de l'épouser. Périon ne l'avait pas oubliée un seul instant, quoiqu'il eût tardé quelque peu ; son serment ne lui était pas davantage sorti de la mémoire, comme il convenait à qui était si jaloux de son

honneur. S'il avait paru peu pressé, c'est qu'il avait à remplir d'anciens engagements de chevalerie, et il ne voulait partir que pour prendre, conformément à la loi du Christ, celle qu'il avait épousée déjà dans son cœur, après avoir accompli les promesses faites, afin d'avoir la conscience en repos.

Une fois réglées les affaires du royaume, une fois les noces festoyées, ils se rendirent au royaume de Gaule, où la Reine fut vite aimée. Et de Périon elle eut deux enfants, qui s'appelèrent Galaor et Mélicie.

Mais combien de fois Elisène songeait-elle à ce bel enfant qu'elle avait dû abandonner par la force des choses ! Elle souffrait de l'avoir perdu, quand il venait à peine de lui être donné. Elle redoutait que Dieu ne lui voulût point pardonner son acte, encore que le Seigneur ait pu voir combien elle avait souffert dans son cœur. Elle avait mal d'avoir exposé cette exis-

tence aux flots de la mer ; car la tendre créature avait dû périr dans le désert écumeux.

Elle le voyait couché dans le coffre, souriant à ceux qui étaient en train de préparer sa mort, et il avait l'air éveillé ; il avait la beauté de celui qui entre dans la vie pour y briller et vaincre en toutes choses. Et souvent, entourée de ses enfants, la Reine s'attristait au regret de l'autre.

Durant ce temps, Lisuart, grand chevalier et roi de Grande-Bretagne, abordait au royaume d'Écosse avec sa femme Brisène ; il y était reçu par le roi Languines et par la Reine avec de grands honneurs.

Ils amenaient avec eux leur fille Oriane.

— Ah ! Seigneurs, en prononçant ce nom, le cœur me bat à coups précipités !

C'est que toute cette histoire dont je vous fais le récit, on ne la peut conter que

pour l'amour d'elle. Et entre toutes les bien-aimées, aucune ne fut aimée davantage. Pas même Genièvre, que Lancelot du Lac aima tant, pas même Blanchefleur que tant chérit Flores, pas même Iseut la Blonde, pour qui mourut Tristan de Léonnois, ne furent plus adorées qu'Oriane.

Et surtout, aucun de ces amours n'eut la candeur de celui-ci, ni sa grâce de jeunesse en fleur.

La princesse allait sur ses dix ans, et c'était la plus jolie créature de la terre. Si jolie, qu'elle fut appelée la Sans égale. Or comme Oriane souffrait du mal de mer, le roi Lisuart, qui naviguait vers son royaume, la laissa aux bons soins du roi Languines et de la Reine, en leur disant qu'il l'enverrait chercher, quand elle aurait recouvré ses forces.

A cette époque le Damoiseau de la Mer avait douze ans et, pour la taille et la vigueur, il en paraissait quinze. Il servait

la Reine; mais, à l'arrivée d'Oriane, la Reine le lui donna pour page.

Oriane dit que le Damoiseau était à son goût, et ses paroles restèrent gravées dans le cœur du jeune garçon.

Comment la chose se fit, c'est ce que cette histoire doit montrer; car elle raconte l'amour des deux jeunes gens, et ce fut le plus beau du monde. Mais le Damoiseau de la Mer, ne sachant ce que pouvait éprouver la petite princesse, se considérait comme téméraire de penser à elle, à cause de sa haute naissance et de sa beauté.

Et Oriane, malgré tout son amour, ne parlait pas au Damoiseau plus qu'à tout autre, de peur d'être suspectée. Ainsi gardaient-ils leur secret, tout en vivant l'un pour l'autre.

Or, le Damoiseau de la Mer, tout en pensant à sa Dame, tout en songeant que celle-ci l'aimerait davantage s'il pouvait

accomplir à son service de beaux exploits, ou même s'il pouvait mourir en les accomplissant, souhaita être armé chevalier, ce dont il fit part au roi Languines.

Le souhait du jeune homme fit sourire le Roi.

— La chevalerie est légère à obtenir et lourde à maintenir.

Et il lui promit de l'armer chevalier à la première occasion favorable.

En même temps, le roi Languines fit parvenir un message à Gandales, que ces nouvelles réjouirent infiniment, et le bon seigneur, qui avait gardé comme un trésor l'anneau, le parchemin et l'épée, les envoya au Roi, content de savoir que le Damoiseau méritait tant d'estime de la part de ses seigneurs, et souhaitant de le voir grandir en fortune le plus possible.

— Seigneur Damoiseau de la Mer, dit le messager de Gandales, votre maître vous salue comme quelqu'un qu'il aime

de tout son cœur. Il vous envoie cet anneau, cette lettre et cette épée, et c'est au nom de la grande amitié dont il vous honore qu'il vous prie de porter et de garder la bonne lame.

Le Damoiseau tira l'épée d'entre le rouleau d'étoffe qui l'enveloppait et s'étonna qu'elle n'eût pas de fourreau. Il la prit à la main et sourit à cette nudité lumineuse.

— Damoiseau, — lui dit le roi Languines en le prenant à part, — vous voulez être fait chevalier et vous ignorez même votre propre histoire. Il y a douze ans j'ai vu cette épée, belle et nue comme maintenant. Puisqu'elle est à vous aujourd'hui, il convient que vous sachiez comment elle est venue entre vos mains.

Alors, il lui raconta comment il avait été trouvé sur la mer, avec l'anneau au cou et cette épée au côté.

— Seigneur, je comprends pourquoi

mon maître Gandales ne m'a pas fait appeler son fils par son messager. Mais maintenant il me faut davantage encore obtenir la chevalerie, afin de gagner honneur et renommée, à la façon de celui qui ne sait d'où il vient.

Or, le roi Périon arriva sur ces entrefaites à la cour du roi Languines, pour lui demander secours contre le roi Abies d'Irlande, qui lui faisait la guerre et qui déjà lui avait pris terres et seigneuries. Le roi Languines promit de l'aider autant qu'il le pourrait faire, et Agrajes, qui déjà était chevalier, pria son père de le laisser aller également. Le Damoiseau de la Mer considérait le roi Périon et il admirait en lui la grande renommée qu'on lui avait faite. Et il songeait que de sa main, plus que d'aucune autre, il aurait plaisir à recevoir les armes.

Alors il se souvint d'Oriane, afin de réaliser grâce à elle son grand désir.

Il s'en fut chercher la Princesse, et quand il put la prendre à part, il se jeta à ses pieds.

— Madame, lui dit-il en tremblant, puisque mon seigneur et maître n'a pas voulu m'armer chevalier, je ne saurais jamais l'être mieux que par la main du roi Périon, sur votre supplique.

Ayant ainsi devant elle Celui qu'elle aimait davantage qu'elle-même, Oriane lui adressa un gracieux sourire et lui répondit avec transport :

— C'est la première chose que vous demandez, Damoiseau de la Mer, et je veux vous donner satisfaction de bon cœur.

Oriane combina avec Mabilie que le Damoiseau se rendrait à la chapelle de la Reine, quand tout le monde serait couché, et elles résolurent d'envoyer un message au roi Périon, quand celui-ci se lèverait pour partir avant l'aube. Ayant

rencontré Gandalin, le Damoiseau lui dit :

— Frère, j'espère recevoir les armes, cette nuit. Dis-moi donc si tu consens, quand je me mettrai en route, à m'accompagner là ou je pourrai aller ?

— Moi, répondit Gandalin, jamais je ne vous quitterai !

Le Damoiseau le baisa sur la joue, puis il se dirigea vers la chapelle, où il se mit à prier devant l'autel.

Il demandait à Dieu, qui avait fait preuve de tant de mansuétude en lui assurant la vie sauve, en lui donnant pour parents nourriciers de si bons seigneurs, en faisant venir vers lui Celle pour qui son cœur battait, il demandait à Dieu de lui accorder grâces de victoire dans l'amour d'Oriane et dans la gloire des armes.

Quand la Reine fut au lit, Oriane, Mabilie et les autres damoiselles vinrent lui

tenir compagnie. Et quand arriva le roi Périon, à qui Mabilie avait adressé un message, celle-ci lui dit :

— Seigneur, faites ce que vous demandera Oriane, la fille du roi Lisuart.

Périon jeta les yeux sur Oriane et la trouva belle d'une beauté sans égale.

— Seigneur, la faveur que je réclame de vous, c'est d'armer chevalier mon Damoiseau.

Le roi Périon aperçut alors le Damoiseau de la Mer, à genoux, au pied de l'autel. Il l'aperçut et fut émerveillé de sa beauté.

— Madame, dit le Roi à Oriane, je vous accorderai de bon cœur faveur pareille. Et je serais peiné que la cérémonie ne fût pas plus riche, si vous n'y étiez présente pour en rehausser l'éclat.

Le roi Périon s'approcha de l'autel et demanda :

— Damoiseau, vous voulez recevoir l'ordre de la Chevalerie ?

— Oui, seigneur, je le désire.

— Au nom de Dieu, fasse le ciel que votre conduite égale votre beauté !

Il lui ajusta l'éperon droit et lui dit :

— Maintenant, vous êtes chevalier. Prenez l'épée !

Et, tout en la remettant, à peine imaginait-il qu'elle fût sienne ; car il l'avait crue perdue, quand il avait pris congé d'Elisène.

Oriane souriait. Le roi Périon s'éloigna.



VII

AMADIS DE GAULE



NE fois armé chevalier, le Damoiseau de la Mer voulut partir, cette nuit-là même. Il lui tardait d'employer cette épée qu'il avait reçue et avec laquelle il avait été trouvé sur la mer. Et il tenait les yeux fixés sur Oriane, au moment de se séparer d'elle. Il la considérait longuement, en lui disant adieu pour jusqu'à il ne savait quand! La Princesse sentait son cœur bondir et ses yeux répondaient à ceux du jeune

homme, et ils se disaient tout l'un à l'autre. Au moment de prendre congé, Oriane lui dit :

— Damoiseau, je vous tiens pour si noble que je ne vous crois pas fils de Gandales...

— Madame, j'ai été trouvé sur la mer et je vis pour vous servir !

Alors Oriane le recommanda à Dieu. Et Mabilie, qui était déjà et qui devait toujours être sa douce amie, lui dit adieu également. A la sortie du palais, Gandalin l'attendait avec les chevaux et les armes.

Et sans avoir été vus de personne, ils se mirent en marche à cheval.

Peu de temps après, le jour se leva devant eux et, comme on était en avril, les arbres étaient en fleurs, les oiseaux chantaient à l'envi.

La pensée de son amie accompagnait le Damoiseau de la Mer et il allait songeant.

— Pauvre Damoiseau sans famille ni bien, comment as-tu osé choisir Celle qui en noblesse et en beauté vaut toutes les autres. Elle est plus belle que le plus beau chevalier armé; sa bonté brille davantage que la richesse des plus grands trésors — et toi, pauvre Damoiseau, tu ne sais même pas qui tu es, et tu n'as pas autre chose à faire que de taire ton amour et de mourir d'amour avant de l'avouer!

Dans ces pensées diverses, chevalier et écuyer se mirent sur le chemin des aventures.

Seigneurs, nous ne nous attarderons pas aux premiers exploits du Damoiseau de la Mer.

Si je vous racontais, maintenant ou plus tard, tous les exploits du héros, l'histoire s'allongerait et le désir de l'entendre diminuerait à proportion.

Quand j'ai résolu de la conter, j'ai tout de suite pensé à l'abréger, afin que vous l'écoutiez de bon cœur.

Mais sachez que le jeune chevalier ne tardapoint à accomplir de belles prouesses, et que la mystérieuse Urgande, qui s'était montrée un jour à Gandales et qui avait prophétisé la gloire de l'enfant, lui apparut également, et lui fit présent d'une lance.

S'étant embarqué pour la Petite-Bretagne, le Damoiseau atteignit, quelque temps après, un château où l'on combattait farouchement. Et il vit de nombreux guerriers en assaillir un seul qui se défendait péniblement contre tant de coups.

Le Damoiseau courut au secours du chevalier environné d'ennemis, et fut assez heureux pour culbuter à son tour de nombreux assaillants. Et dans le chevalier il reconnut le roi Périon de Gaule.

Se voyant secouru, le roi Périon reprit courage; avec l'aide du Damoiseau, il put mettre bientôt en déroute les lâches qui s'étaient rendus coupables de trahison et qui étaient les partisans du roi Abies d'Irlande.

Lorsque le Damoiseau de la Mer, sur les instances réitérées du roi Périon, enleva son casque, celui-ci s'aperçut que le jeune homme n'était autre que le damoiseau armé chevalier par ses propres soins, quelque temps auparavant.

— Ami, je loue Dieu de m'avoir permis de vous faire ce que je vous fis !

— Seigneur, je vous ai reconnu tout de suite. Si vous y consentez, je vous servirai dans la guerre de Gaule et jusque-là je n'aurais pas voulu me donner à connaître.

— Ami, ce qui arrive maintenant me semble merveille pure.

Ils se dirigèrent ensemble vers le palais,

où le Damoiseau fut hébergé avec beaucoup d'honneur et guéri des blessures qu'il avait reçues.

Ils se préparèrent en hâte à la guerre que le roi Abies faisait au royaume de Gaule; car l'armée ennemie était déjà aux portes de la forteresse.

La bataille s'engagea. Trois jours durant, les guerriers de l'un et de l'autre camp combattirent avec une rage égale. Aux seigneurs de Gaule étaient venus se joindre ceux de Normandie contre ceux d'Irlande, et ceux-ci avaient à leur tête le roi Abies. Ce Roi était de taille si démesurée qu'il dépassait d'un pied les chevaliers les plus grands. Sur son écu figurait, sur champ d'azur, une tête de géant décapité, en souvenir de celle que le Roi avait coupée à son adversaire. Énorme sur son grand cheval, protégé d'un écu sanglant, le roi Abies était effrayant.

A un moment de la bataille, quand ceux

d'Irlande chargeaient ceux de Normandie et de Gaule, et que ces derniers déjà lâchaient pied, le Damoiseau de la Mer se trouva face à face avec ce roi et, à travers le vacarme de la bataille, ils se défièrent tous deux au combat.

A la puissante stature du roi Abies répondait la sveltesse vigoureuse du Damoiseau. Tous deux se chargeaient de coups qui tranchaient les écus, bosselaient les heaumes, déchiquetaient les harnachements.

Soufflant furieusement sous les coups, et voyant que les siens ne parvenaient point à jeter bas cet ennemi d'acier fin, le roi Abies lui avait crié :

— Je te hais autant que je t'estime !

Cependant la bataille se poursuivait et ceux de Gaule appuyés par ceux de Normandie chargeaient maintenant ceux d'Irlande, auxquels manquait l'effort de leur Roi.

Plus furieux que jamais, le Damoiseau de la Mer et le roi Abies s'entr'assaillirent. La souple adresse d'attaque du jeune chevalier déconcertait la grande force du Roi.

L'écu sanglant se fendit sous le choc et le roi Abies recula avec rage et honte, se croyant déjà perdu. Enfin un coup le désarçonna et le Damoiseau lui cria, en le voyant par terre :

— Abies, donne-moi ton épée ou tu es mort !

— Je meurs, mais c'est de honte, lui répondit-il en rendant l'âme.

Déjà ceux d'Irlande avaient perdu leurs meilleurs chevaliers, et ceux de Normandie avec ceux de Gaule avaient mis les envahisseurs en déroute.

Aux côtés du roi Périon, le Damoiseau de la Mer fit son entrée dans la ville en fête, et le peuple, qui le voyait passer, le saluait en disant :

— Dieu vous protège, Damoiseau !

Et il s'écriait, émerveillé :

— Dieu, comme il est beau ! Veuille le Seigneur lui prêter aide et honneur, pour qu'il puisse batailler toujours comme aujourd'hui !

Durant que le Damoiseau de la Mer libérait ainsi la terre de Gaule, arrivaient à la cour du roi Languines cent chevaliers du roi Lisuart accompagnés d'un grand nombre de dames et damoiselles qui allaient chercher Oriane.

Accompagnée de Mabilie, la Princesse partit. Mais auparavant elle avait vu le parchemin envoyé par Gandales, et elle se réjouit de savoir que le Damoiseau était fils de roi et s'appelait Amadis.

A coup sûr, Messeigneurs, vous vous rappelez l'anneau que Périon avait donné à Elisène, au temps de leurs amours.

Or, Elisène avait eu honte de raconter

au roi Périon qu'elle avait eu un enfant et qu'elle l'avait livré aux flots de la mer ; elle s'était bornée à lui dire qu'elle avait perdu l'anneau donné par lui.

Un jour le Damoiseau de la Mer traversait l'une des salles du palais : il aperçut Mélicie tout en pleurs, et lui en demanda la cause. La fillette lui répondit qu'elle avait perdu l'anneau que son père lui avait donné à garder pendant qu'il dormait. Le Damoiseau de la Mer enleva celui qu'il portait au doigt et le lui donna pour la consoler.

— Mais c'est celui que j'ai perdu !

— Non pas ! Tant mieux s'il lui ressemble, ce sera meilleur remède.

Quand le roi Périon réclama l'anneau, Mélicie le lui donna et se tut ; mais Périon retrouva l'autre qui était, comme vous savez, tout pareil.

Ayant pris la fillette à part, le Roi lui montra les deux anneaux avec l'ordre de

lui expliquer comment elle avait obtenu l'autre.

Ce faisant, il la regardait avec un si fier dédain que la fillette, dans la crainte du châtiment, lui raconta tout.

Alors Périon eut une pensée mauvaise, aussi injuste que cruelle pour Elisène.

Le visage bouleversé il alla trouver la Reine et, lui mettant sous les yeux les preuves de ce qu'il soupçonnait, il la menaça de mort.

En entendant l'horrible soupçon, Elisène se déchira le visage de ses ongles et tout en larmes, n'en pouvant plus, elle lui raconta qu'elle avait eu un enfant, qu'elle l'avait livré aux flots de la mer avec l'épée au côté et cet anneau suspendu au cou.

— Par Sainte Marie! dit le roi Périon, je crois que ce Damoiseau est notre fils.

Et, dans un brusque éclair de souvenir,

il se remémora le songe qu'il avait eu la nuit, quand il attendait Elisène et qu'elle était venue à lui. Alors il reconnut que tout ce que Ungan le Picard avait prédit était en train de se réaliser.

Ils s'en furent incontinent vers la chambre où demeurait le Damoiseau de la Mer... et le Damoiseau dormait. Mais dans son sommeil il versait des larmes, ce dont ils furent tout étonnés.

— Sachez, SEIGNEURS, que ces larmes avaient pour origine le regret d'Oriane.

Périon considéra l'épée suspendue au chevet du lit et il la reconnut aussitôt pour la sienne ; car il n'avait jamais manié son égale.

A ce moment, le Damoiseau s'éveilla et fut tout troublé de les voir.

— Ah ! seigneur, dit la Reine, aidez-moi dans la douleur qui m'étreint !

— Madame, si mes services peuvent vous être de quelque secours, dites-le

moi, je vous serai dévoué jusqu'à la mort.

— Dites-moi. De qui êtes-vous fils ?

— Madame, au nom de Dieu, je n'en sais rien. On m'a trouvé sur la mer, par chance extrême.

A ces mots, la Reine fondit en larmes et dit :

— Voici ton père et ta mère !

Agenouillée devant Amadis, la mère lui baisait les mains, en rendant grâces à Dieu.

Le roi Périon réunit les chevaliers de sa cour et leur présenta Amadis de Gaule.

Suivirent de grandes fêtes destinées à glorifier ce miracle que le Seigneur avait accompli, et le roi Périon, après avoir ordonné des jeux, des réjouissances de tout ordre, distribua beaucoup de présents. Mais Amadis ne pensait qu'à s'en aller. Son père et sa mère firent de leur

mieux pour le retenir ; mais Amadis songeait à Oriane — SEIGNEURS, avec quels regrets mêlés de désir !

Et accompagné du fidèle Gandalin, il s'embarqua pour la Grande-Bretagne.



VIII

A LA COUR DU ROI LISUART



MADIS se rendait à la cour du roi Lisuart et en chemin il avait accompli de belles actions, faisant régner la justice et prodiguant le bon exemple.

Or, une nuit, n'ayant pas trouvé d'auberge et venant de traverser une forêt, il alla frapper à la porte d'un château, où il y avait de la lumière et d'où s'échappaient un vacarme de fête et un tintamarre de buveurs.

C'était le château de Dardan le Superbe le chevalier le plus féroce de la Grande-Bretagne, aussi méchant homme que guerrier courageux. Lui-même répondit de sa voix orgueilleuse, du haut des créneaux, pour refuser à Amadis l'abri qu'il lui demandait.

Le jeune chevalier, qui était la courtoisie même en sa fleur, entra en furie, et il promit à Dardan de le retrouver ailleurs.

A la pointe d'aube et après avoir passé la nuit dans la forêt, Amadis vint à savoir, par quelques damoiselles ayant voyagé de concert avec lui, la laide histoire de Dardan le Superbe.

Il aimait une dame de ce pays. Celle-ci résistait au désir qu'il avait d'elle, et, profitant de la renommée de bravoure farouche dont jouissait Dardan, elle lui avait fait promettre un vilain service.

Cette dame, en effet, détestait tellement sa belle-mère, qui était veuve, qu'elle

voulait accaparer ses biens. Et elle avait dit à Dardan qu'elle ne lui appartiendrait que le jour où il la conduirait à la cour du roi Lisuart, et où il pourrait affirmer là-bas que les biens de la belle-mère étaient propriété de son amie, quitte à fournir la preuve en combat singulier à qui prétendrait le contraire.

C'est ce que Dardan lui avait promis de faire le lendemain même. Or, la veuve n'avait trouvé personne qui voulût combattre pour elle ; car Dardan tenait tout le monde en respect.

Amadis se réjouit fort de pareilles nouvelles et décida incontinent d'engager le combat avec le Superbe. Et il souriait en songeant que la bataille se devait dérouler sous les yeux d'Oriane !

Ainsi chevaucha-t-il jusqu'à ce qu'il eût atteint Vindilisore, où demeurait le roi Lisuart. Il fit le tour de la bourgade sans être vu, gravit une hauteur et de là,

assis à l'ombre d'un arbre, il put voir par en bas le château. Avec des larmes dans les yeux il s'attardait à le contempler.

C'était là que vivait Oriane. Tant était grand son désir de la voir qu'il frissonnait à l'idée de la rencontrer. Il n'était venu que pour elle ; il ne vivait que pour elle et maintenant, la sachant si proche, il aurait presque voulu s'en aller, mourir en la voyant.

Mais Dardan le Superbe était arrivé à la cour pour livrer le combat qu'il avait promis de soutenir.

Le roi Lisuart, accompagné de nombreux gentilshommes, s'achemina vers le champ clos. Dardan fit son entrée, en conduisant par la bride le cheval de son amie, qui s'avançait superbe, elle aussi.

— Seigneur, — dit-il au Roi, — faites remettre à cette dame ce qu'une autre conserve et qui appartient à celle-ci. Si quelqu'un s'avise de dire le contraire, c'est

avec moi qu'il devra engager le combat!

Le roi Lisuart posa une question à la veuve :

— Dame, avez-vous quelqu'un qui consente à combattre pour vous?

— Non, seigneur, dit-elle en pleurant, ce dont le Roi fut ému; car c'était une brave et honnête dame.

Dardan jetait les regards autour de lui et n'apercevait personne qui osât relever son défi. Tous lui voulaient du mal; mais tous le redoutaient. Et il attendait le jugement du Roi, conformément à la coutume.

Alors, de la lisière de la forêt, un cavalier sortit.

Il chevauchait un beau coursier blanc; son casque resplendissait et ses armes brillaient au soleil. A sa vue tous se pâmèrent d'admiration et disaient n'avoir jamais vu beau cavalier si bien armé.

Le chevalier fut droit à Dardan et lui dit :

— Dardan, je défends qui tu accuses ! Au surplus j'accomplis la promesse que je t'ai faite.

Le roi Lisuart demanda aussitôt à la dame veuve si elle autorisait ce chevalier à défendre son droit.

— Oui, seigneur. Et que Dieu lui soit en aide !

Et le Roi donna l'ordre du combat.

Ayant pris du champ pour s'élancer l'un contre l'autre, Amadis et Dardan rompent leurs premières lances. Ensuite, comme les chevaux montrent de la fatigue, ils poursuivent la lutte à l'épée et assènent de si cruels coups que l'acier des heaumes jette des étincelles et que les têtes semblent prendre feu !

Dardan commence à marquer un temps d'arrêt et Amadis l'accable de coups.

— Mais quel peut être le chevalier — songeait le peuple en suivant les péripéties de la lutte — qui, à la force orgueilleuse

de Dardan, peut opposer si belle vigueur?

Quelques-uns d'entre ceux qui regardaient ayant remarqué qu'Amadis avait quelque chose de resplendissant, se figuraient qu'il pouvait appartenir à la Chevalerie du Ciel.

Sous les coups qui pleuvent sur lui et qui aveuglent sa rage, Dardan recule peu à peu jusque sous les fenêtres où les dames assistent au combat.

Et voici qu'Amadis, ayant levé les yeux, aperçoit Oriane!

Ah! Seigneurs, sentez-vous tout ce que ces mots peuvent contenir?

Amadis a vu Oriane! Il ne l'avait point contemplée depuis la nuit où il avait reçu les armes et où, pour l'amour d'elle, il était entré dans le chemin des aventures, chevalier pauvre et sans nom. Et maintenant il lui était donné de nouveau de la voir et, en la regardant, il oubliait le farouche ennemi qu'il avait devant lui, en ce champ clos.

Déjà Amadis ralentit ses coups et de Dardan s'augmente la fureur. Le Superbe se figure que la victoire lui appartient, et sa rage réveillée lui fait croire que de cette victoire dépend la possession du corps de son amie ; car c'est pour l'obtenir qu'il était venu soutenir publiquement fraude et mensonge.

Le Roi et le peuple, qui regardent se dérouler la bataille, doutent par moments qu'elle se puisse achever dans le sens des prières qu'ils adressent intimement à Dieu.

C'est qu'Amadis a levé les yeux et ne peut détourner les regards de l'endroit où il les tient fixés.

— Si je meurs, songe-t-il, je meurs à cause d'elle et en la voyant.

Mais, ah ! SEIGNEURS, de même qu'Oriane était en train de le perdre, Oriane le sauva ; car Amadis se souvint que la faiblesse pouvait être prise pour lâcheté.

Alors comme réveillé d'un songe, il sentit qu'une invincible force affluait dans son sang. Et redoublant d'efforts contre Dardan, il lui arracha le casque d'un coup, et le Superbe roula mort sur le sol.

Lorsque le combat eut pris fin à la grande joie de tous, Oriane dit à Mabilie :

— Le cœur m'assure que ce chevalier n'est autre qu'Amadis; voici venu le temps où il doit me venir chercher.

— Ainsi je pense moi-même, dit Mabilie, heureuse de voir son amie joyeuse et aussi parce qu'elle avait autant et même plus d'affection pour Amadis que pour son frère Agrajes. N'avez-vous pas vu comme il s'est arrêté au milieu du combat pour regarder de votre côté?

— Si je l'ai vu! s'écria Oriane. Et le cœur me battait à en perdre l'esprit!

— Si c'est bien là Amadis, il ne tardera pas à faire parvenir un message.

Au même moment, Amadis, au repos dans la forêt, disait à Gandalin :

— Ami, rends-toi au palais sans être vu. Qu'Oriane sache que je suis ici et m'indique ce que je dois faire.

Gandalin, à la dérobée, put parler à Mabilie, qui en instruisit Oriane.

— Où est ton seigneur et maître? Qu'est-il advenu de lui?

— Madame, il en sera de lui ce que vous voudrez, car il se meurt d'amour pour vous!

Alors, Oriane lui fit savoir qu'Amadis viendrait cette nuit-là même au verger, sur lequel donnait la chambre où elle dormait, et qu'ils pourraient converser à travers les barreaux de fer de la fenêtre.

Quand la nuit fut tombée, Amadis pénétra dans le verger, suivi de Gandalin qui se posta en vedette. Il inspecta le bas des murailles du palais, cherchant la lucarne promise et aperçut bientôt la

fenêtre où brillait la lampe destinée à lui faire signe. Il s'approcha et, à travers les barreaux, aperçut Oriane !

La Princesse portait un riche bliaut de soie bleue avec des fleurs d'or et sa beauté était incomparable.

— Mon seigneur et maître, soyez le bienvenu !

Il la contemplait et le cœur ne le laissait pas parler.

— Mon seigneur et maître, soyez le bienvenu, et sachez que les nouvelles qui me sont parvenues m'ont donné joie.

Amadis lui dit alors :

— J'ai une grâce à vous demander, et ce n'est point pour mon repos. Permettez-moi de vous servir et de ne vivre que pour vous !

Oriane lui répondit :

— Le souci que vous voulez prendre de moi ne doit pas aller jusqu'à vous procurer peine et tristesse.

— Madame, en tout j'obéis ; mais sur ce point je ne puis...

De ses beaux yeux, les plus beaux du monde, Oriane le contemplait, mirée en lui.

— Qu'est-ce qui vous empêche ?

Tout en baisant les mains, les plus jolies mains qu'on pût voir et qui se tendaient à travers les barreaux, pour entamer aussi conversation du geste délicat de leurs doigts, Amadis répondit :

— Mon cœur !

Et, attirant vers ses propres yeux les mains d'Oriane, Amadis les baigna de larmes, heureux de tant souffrir dans la volupté de son désir. A ce moment parut Gandalin, qui annonça la naissance prochaine de l'aube.

Le lendemain Amadis fit son entrée à Vindilisore, et tous le saluèrent gaîment en disant :

— Voilà le chevalier qui a vaincu Dardan !

Le roi Lisuart sortit pour le recevoir et lui faire honneur, accompagné de nombreux gentilshommes.

— Ami, soyez le bienvenu !

— Seigneur, Dieu vous donne joie !

Et comme Oriane l'avait désiré, Amadis resta à la cour pour servir la Reine — SEIGNEURS, pour la servir elle-même.



IX

ARCALAUS



Le roi Lisuart résolut de convoquer l'assemblée des pairs, afin de régler convenablement les affaires de son royaume, pour le plus grand honneur et le meilleur profit de tous les domaines soumis à sa souveraineté.

Le Roi ordonna à ses gentilshommes de se préparer à l'accompagner à Londres, le jour de Sainte-Marie de septembre, et la Reine fit parvenir un message

aux dames et damoiselles. Or sachez qu'il y avait en Grande-Bretagne un magicien expert en maléfices et coutumier de noires actions. Ayant été pris un jour au piège de ses ruses, Amadis avait dérouté le pouvoir de l'enchanteur. Et Arcalaus — tel était le nom du sorcier — avait juré de se venger de lui, tout en perdant le roi Lisuart à qui il avait voué grande haine.

Écoutez la trahison qu'il ourdit, et que la grâce du Seigneur soit avec nous !

Arcalaus alla trouver Barsinan, seigneur de Sansogne, et lui dit en secret :

— Seigneur Barsinan, il te suffit de le vouloir, et tu seras roi de Grande-Bretagne !

Barsinan répondit que la chose était de son goût et voulut savoir comment il s'y prendrait.

Mais Arcalaus se borna à lui dire :

— Et tu auras Oriane pour femme !

Le roi Lisuart était au milieu de sa cour et se préparait à partir pour Londres, quand arriva un riche marchand qui désirait fort lui parler.

Le marchand se mit à genoux devant le Roi et dit :

— Seigneur, je vous apporte ici ce qui convient à un grand Roi tel que vous.

Il ouvrit un coffret et en tira une couronne tellement belle que les yeux du Roi demeurèrent fixés sur l'or et sur les pierreries, qui étaient merveille pure.

— Seigneur, dit le marchand, soyez convaincu que cette œuvre d'art ne saurait être exécutée aujourd'hui par les mains d'aucun de ceux qui travaillent l'or et enchâssent les gemmes précieuses.

La Reine, qui regardait, dit aussitôt :

— Certes, seigneur, cette belle couronne vous convient.

— Pour vous, madame, j'ai apporté ce manteau, continua le marchand.

Ce disant, il tira du coffret un manteau aussi merveilleusement ouvré que la couronne et tel qu'il n'en avait jamais été vu d'aussi beau, couvert d'une rosée de perles et orné de broderies représentant tous les oiseaux du monde au milieu des pierres les plus riches.

— Dieu me soit en aide, ami, dit la Reine ; mais il semble que ce manteau ait été brodé par la main même de Celui qui peut tout.

— Madame, vous pouvez croire que ce manteau a été brodé par une main terrestre ; mais il n'a pas son pareil en beauté, et c'est parce que je le savais que je vous l'ai apporté.

La Reine aussitôt reprit, en s'adressant au Roi :

— Certes, Seigneur, ce beau manteau est fait pour moi.

De même que le roi Lisuart et la reine Brisène admiraient le manteau et la cou-

ronne, de même les dames et les chevaliers les admiraient également ; tous s'extasiaient devant la splendeur des gemmes et l'éclat des broderies.

— Seigneur, dit alors le marchand, je ne sais ce que valent ces présents, et je n'ai pas le temps de m'y attarder maintenant. Mais emportez-les à votre cour de Londres, et ils vous donneront grand prestige. Ce m'est assez de votre parole, dont le prix, Seigneur, est bien connu. Vous me donnerez le prix que je vous demanderai ; sinon, vous me restituerez la couronne et le manteau.

Le Roi dit qu'il acceptait. L'éclat des pierres l'avait aveuglé. Et, pour avoir accepté, vous allez voir quelles peines il en allait résulter pour lui.



X

LE PREMIER BAISER



'ASSEMBLÉE des pairs eut lieu en un grand champ bien planté d'arbres, et la chaire royale, au milieu du champ, était couverte d'un dais de serge semé d'autant d'étoiles qu'il en pouvait contenir. Elle était entourée de nombreux pans d'étoffe ornée de légendes variées et de broderies.

Et le roi Lisuart adressa la parole à ses fidèles :

— Seigneurs, de même que Dieu m'a fait roi, de même je dois, pour son saint service, accomplir des choses plus dignes de louange qu'aucun autre. Dites-moi donc ce que vous aurez déterminé dans votre jugement, afin qu'il y ait honneur à gagner et pour vous et pour moi.

Sous la tente où se tenait le Roi se trouvaient aussi Amadis, son frère Galaor — qu'Amadis avait aidé à sortir de nombreux périls et conduit à la cour. — Barsinan, le félon seigneur de Sansogne, y était également.

Mais le Roi, qui parlait d'assurance, avait au cœur grand souci. En effet, quand il était allé ouvrir le coffret pour en tirer le manteau et la couronne, il l'avait trouvé vide, encore qu'il fût fermé.

Alors, en réponse au Roi, parlèrent les gentilshommes : il les écoutait tous et justice était rendue.

Cependant, sur le Roi si gracieux et si

loyal, et sur les siens qu'il chérit, pèse la trahison d'Arcalaus qui ourdit le fil de la trame.

Il arriva qu'une damoiselle en larmes, et toute vêtue de deuil, se vint plaindre au Roi de méfaits dont elle était victime. Elle raconta comment son père avait été emmené en captivité au castel de Guldenade, sans qu'il se fût rendu coupable de quoi que ce fût, et comment elle était demeurée sans défense.

Tout le monde se sentit ému de pitié pour elle, et chacun souhaitait lui être utile.

— Choisissez parmi ces chevaliers, dit le Roi, quels seront ceux qui entreront à votre service.

— Seigneur, je suis d'un pays étranger et je ne saurais faire le choix ; mais je prie la Reine de me les donner ; car elle les connaît bien, puisqu'ils lui appartiennent.

La Reine, prise de pitié, désigna Amadis et Dom Galaor.

Arcalaus commence à vaincre; car Amadis quitte la cour et Oriane reste seule!

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Amadis, et le roi Lisuart se trouvait au milieu de nombreux gentilshommes, de dames et de damoiselles, quand le marchand s'avança pour se mettre à genoux devant lui, en disant :

— Pourquoi, seigneur, ne m'avez-vous pas apporté la couronne et le manteau que je vous ai remis?

Le Roi se tut, troublé.

— Seigneur, d'après nos conventions, vous devez me les payer ou me les rendre.

— Ami, je ne puis vous les donner; car je les ai perdus, fit brièvement le Roi.

Le rusé Arcalaus feignit l'affliction, comme si sa propre vie était en jeu et,

se disant perdu, il maudissait son sort et s'arrachait la barbe en signe de douleur.

Le roi Lisuart reprit :

— Dites-moi donc leur prix, je vous paierai comptant.

Le marchand donna audience à ses réflexions et, au bout de quelques instants, dit au Roi :

— Seigneur, il me coûte infiniment de vous dire ce que vous me devez; sachez que je ne puis avoir la vie sauve que si vous me donnez le manteau et la couronne, ou à leur défaut, en échange, votre fille Oriane !

Les gentilshommes, les dames et damoiselles qui faisaient cercle avaient le cœur bourrelé de chagrin. Quelques-uns allaient tirer l'épée, quand le Roi, d'un signe, donna l'ordre de rester coi.

Alors, au marchand qui attendait, le roi Lisuart répondit :

— Ami, vous me demandez trop.

Mais je préfère perdre ma fille que l'honneur de ma parole. En perdant ma fille je ne perds que ce qui m'est cher à moi et à quelques autres ; mais en perdant l'honneur de ma parole, je ferais tort à tout le monde ; car je donnerais un tel exemple que personne dorénavant ne respecterait les lois de l'honneur.

Et lui montrant Oriane qui avait perdu connaissance, le Roi dit à Arcalaus :

— Voilà le prix que vous réclamez !

Arcalaus prit la Princesse par le bras et, suivi de cinq chevaliers, il disparut à cheval.

Cependant Amadis et Galaor souffraient trahison au château de Guldenade, et avec l'aide de Dieu ils parvenaient à échapper aux ruses de l'enchanteur. Amadis était déjà sur le chemin de Londres, quand il reçut le triste message de Mabilie, lui annonçant qu'Oriane venait d'être enlevée.

— Sainte Marie, hélas! secourez-moi!

Amadis s'élance à la recherche de ce qui lui est plus cher que tout au monde.

Il interroge sur le sol la trace des chevaux; il découvre une piste et court, la perd et se décourage, et se demande de quel côté il doit diriger ses pas. Mais Dieu Notre-Seigneur ne laisse pas sans appui les âmes pures; il ne laisse pas sans aide contre les maléfices ceux d'entre ses fidèles qui se font prendre. Après avoir longuement marché, Amadis aperçut un bûcheron dont la cabane se trouvait en bordure du chemin. Comme il était nuit close, il y prit logement et mit paître son cheval.

Le bûcheron lui raconta qu'il avait vu passer cinq chevaliers en armes, marchant en file indienne. Le premier d'entre eux portait une jeune fille.

— Ami, comment était la damoiselle?

— Seigneur, d'une beauté incomparable.

Il lui dit encore que les cinq chevaliers avaient pris au court pour gagner le chemin du castel de Grumen, un cousin de Dardan mort au palais du roi Lisuart. L'aube allait naître ; Amadis sauta à cheval et partit vers le château de Grumen. Caché dans l'épaisseur d'une forêt serrée, Amadis épiait d'entre les arbres le castel aux rudes murailles menaçantes. Il ne tarda guère à voir paraître un chevalier qui était venu inspecter du haut d'une tour la campagne environnante. La porte du castel s'ouvrit peu après, pour livrer passage à cinq chevaliers bien armés et Amadis aperçut Oriane dans les bras de l'enchanteur.

— Sainte Marie, hélas ! secourez-moi !

Jugez maintenant ce que durent être les coups d'Amadis !

Le premier était Grumen, le maître du

castel, Amadis le traversa de la lance, en sorte que le fer et la hampe ressortirent de l'autre côté ; saisissant ensuite l'épée qui avait été sa compagne sur la mer, il fendit la tête traîtresse du second ; le troisième voulait lui résister : il le culbuta de rage ; les deux autres reculaient déjà : il leur taillada les reins. Tous les cinq jonchèrent bientôt le chemin, avec leurs affreuses plaies béantes.

Amadis ne put frapper de même sorte Arcalaus ; car il avait fui, emportant — Seigneur ! — tout ce que le jeune chevalier avait de plus cher.

Mais il se lance à sa poursuite, il le rejoint, il lui barre la route et, comme le traître redoute l'épée chrétienne qui flamboie, Amadis lui arrache des bras Oriane, Oriane la Sans égale !

En face des mauvais chevaliers, étendus morts par terre de façon difforme,

Oriane tressaillit, et Amadis, à genoux devant elle, lui dit avec douceur:

— Comme il est plus douloureux de mourir d'amour!

La Princesse lui répondit :

— Faites comme vous voudrez, ce sera bien, et si même cela semble un péché, ce ne sera pas péché devant Dieu.

Amadis goûtait pour la première fois ce bonheur sans égal de se trouver seul avec sa bien-aimée.

L'ayant arrachée à l'horrible péril où l'avait entraînée une imprévoyante promesse, il l'a conquise de haute lutte au moment où il allait la perdre, et il éprouve au fond de son cœur un bonheur si grand qu'il jouit à peine de sa félicité.

Amadis aimait en secret, non par peur des hommes, mais par peur de l'amour.

Ainsi s'avancèrent-ils jusqu'à l'orée de la forêt et Amadis conduisait par la bride le cheval sur lequel la Princesse était



montée. Mais Oriane se sentait tellement fatiguée, n'ayant pu fermer l'œil au cours de la nuit précédente, qu'Amadis s'achemina vers un vallon où coulait un ruisseau à travers une herbe verdoyante.

— Jouissez ici du calme ; reposez au frais.

Durant qu'Amadis enlevait ses armes, Oriane s'endormit à l'ombre des arbres.

Amadis s'approcha lentement et, la voyant si jolie en cette solitude, il s'attarda à la regarder.

Oriane, à son réveil, eut un sourire.

Alors, davantage pour l'amour qu'elle avait de lui que pour l'audace dont il était armé, la damoiselle sur cette verte couche devint dame.

Ils s'étaient étroitement enlacés, et par l'amour, l'amour augmentait — pur amour, amour sans fin !



XI

BRIOLAYNE



ÉJA Oriane saine et sauve avait regagné la demeure de ses parents. Déjà le roi Lisuart, contre qui Barsinan avait ourdi une trame perfide, avait récupéré, avec une gloire accrue, toute sa seigneurie et châtié le félon.

Auprès de son amie, Amadis goûte la joie de l'amour caché. Mais l'honneur de la parole donnée lui fait un devoir de s'éloigner de celle qui lui est chère — SEIGNEURS, avec quel passionné regret !

Un jour, sachez-le ! Amadis était entré par hasard au château de Grononèse et il y avait appris la triste histoire de la jolie petite princesse Briolayne.

Elle avait été dépouillée de son royaume par une abominable félonie, quand son père avait péri des mains de son propre frère avide de régner. Et comme il n'y avait pas d'autres enfants, la jolie petite princesse était demeurée sans défense, ni soutien.

En mémoire de cette trahison, quelques vassaux fidèles avaient élevé, dans le château, une figure de pierre qui représentait le Roi défunt portant la couronne en tête et l'épée à la main.

Mais aucun chevalier n'avait encore paru, qui voulût combattre pour la Princesse, et celle-ci, pleine de tristesse en son âge le plus tendre, ne vivait que pour l'attendre, dans la contemplation de la statue de pierre.

Amadis avait tout de suite déclaré qu'il serait le chevalier attendu, et il promit à Briolayne de revenir bientôt pour lui reconquérir le royaume paternel.

Ah ! c'est à la male heure qu'Amadis avait fait cette promesse de loyaux services ! Et quand il pria Oriane de la lui laisser accomplir, il ne savait guère quelle douleur allait en résulter, et combien injuste, Seigneur !

Amadis va sur ses vingt ans ; sa beauté se rehausse de la trace des armes. Et sa renommée est déjà si grande que la splendeur en rejaillit sur lui.

Depuis l'instant où, tout enfant encore, elle avait jeté les yeux sur lui, Briolayne lui avait voué un amour éperdu, et maintenant qu'elle l'a revu, elle sent qu'elle l'aime davantage encore.

Tout en la servant à la guerre, Amadis garde sa fidélité à celle qu'il aime.

Pas un instant, soit à la lumière du

soleil soit au clair de la lune, il ne cesse de vivre uniquement pour Oriane la Sans égale.

Mais quel amour ne trébuche en quelque piège ? Fidèle plus qu'aucun autre, l'amour d'Amadis ne pouvait être exempt. C'est ainsi qu'un page d'Amadis alla raconter à la cour du roi Lisuart — il ne croyait pas médire, mais il tenait la chose pour certaine — que son seigneur aimait la belle petite princesse et que l'amour l'avait poussé à lui rendre son royaume par les armes.

Lorsque les racontars du page parvinrent aux oreilles d'Oriane, elle se sentit au cœur un déchirement mortel.

En vain Mabilie, qui était de féal conseil, lui montrait la raison et la vérité. Oriane avait cru à la trahison et elle n'écoutait aucun avis ; elle n'avait égard à aucune raison.

Or, pendant qu'Oriane souffre et garde

au cœur la rancœur injuste, oyez comme Amadis souffre lui-même, pour lui demeurer fidèle jusqu'à la mort.

L'amour de Briolayne, dont il ne veut point, se tourne vers lui avec une ferveur accrue. Redevenue maîtresse de son royaume, la Princesse à la passion ajoute la reconnaissance. Et tant se deult de l'aimer, que le seigneur Infant Dom Alphonse de Portugal, — fils du bon troubadour et qui se comporta plus tard en croisade comme un si noble chevalier — prit en sa merci la jolie princesse et, par pitié pour elle, fit mettre dans le roman un passage de sa façon.

Il nous est facile de penser que le brave infant avait parlé d'Amadis au troubadour et qu'il avait cité des traits de générosité. Plus tard le noble cœur devait saigner de la nécessité d'être cruel envers la belle au *col de cygne*.

— Ami, je goûte infiniment les exploits

d'Amadis et tout ce que vous m'avez raconté : mais, par ma foi, je jure que Briolayne, pour sa bonté vraie, pour sa beauté grande, ne doit pas être traitée de pareille sorte.

— Seigneur, avait riposté gravement le chevalier-poète, vous n'ignorez pas que jusqu'à la mort Amadis restera fidèle à Oriane, sa dame.

— Eh bien ! mon ami, il faut que nous appliquions le remède. Changez cela dans l'histoire qui vous vaudra pour toujours l'éloge de tous ceux qui vous liront à présent et dans l'avenir.

Dans l'esprit de l'Infant, Amadis, retenu prisonnier dans une tour jusqu'à ce qu'il acceptât de prendre Briolayne pour amie, aurait envoyé un message à Oriane, pour lui demander licence de se racheter.

Oriane, ne découvrant pas d'autre moyen de le délivrer, avait donné la licence requise et il en était résulté que

Briolayne avait eu deux enfants d'une seule portée.

L'Infant Dom Alphonse de Portugal réussissait de cette façon à soulager à la fois Amadis et Briolayne : Amadis n'avait pas besoin de rompre la foi jurée et Briolayne était comblée dans son désir.

Mais, ah ! SEIGNEURS ! la vérité est tout autre. La vérité est qu'Amadis, retenu prisonnier dans une tour pour la raison que vous connaissez, perdit le sommeil et l'appétit jusqu'à mourir presque.

Craignant de le tuer, Briolayne alors le délivra. Et Amadis demeura fidèle à Oriane la Sans égale.



XII

LES PEINES D'AMADIS



ONSEILLÉE par la déraison et cachant à Mabilie ce qu'elle faisait, Oriane écrivit à Amadis.

Elle appela Durin — frère d'une bonne damoiselle de Danemark qui séjournait depuis longtemps à la cour — et lui ordonna de porter la lettre au royaume de Briolayne, sans accepter de réponse.

Cependant Amadis, avec ses frères Galaor et Florestan, avec Agrajes et

d'autres beaux chevaliers, avait gagné l'Ile Ferme, qui avait appartenu jadis à Apolidon venu des îles de Grèce, et il en avait pris possession avec ses palais et ses trésors.

Durin se mit en route. Parvenu à l'Ile Ferme, il prit Amadis à part de façon à n'être vu de personne et lui remit la lettre.

Quand Amadis en eut terminé la lecture, — elle était si cruelle ! — il s'assit par terre dans l'herbe et sentit son cœur faillir, en même temps que blêmissait son visage.

— Ami, m'a-t-on envoyé un autre message ?

— Non, seigneur.

— Mais vous porterez ma réponse ?

— Je ne la porterai pas, seigneur.

Amadis relut la phrase où il était dit : « Ne vous présentez pas devant moi, ne me cherchez point, ne me donnez même pas de nouvelles. »

Et il s'écria :

— Seigneur Dieu, pourquoi vous plaît-il de me tuer ?

A son fidèle, à son cher Gandalin qui pleurait de le voir pleurer, Amadis, en prenant congé, avait dit :

— Gandalin, mon ami, nous avons sucé le même lait et tes parents m'ont aimé comme leur propre fils. Maintenant que je vais mourir, écoute ma volonté : cette Ile Ferme que j'ai conquise, c'est à toi que je la donne pour que tu y fasses venir ton père et ta mère à titre de seigneurs. Ami, ne te donne pas la peine de me chercher, car nous ne nous verrons plus.

Et Gandalin, transi de douleur, le vit partir sans casque ni écu, sans lance ni épée.

Amadis s'en va sans savoir où.

C'est le cheval qui le conduit à son gré.

Amadis n'a pas de but précis ; il l'a perdu avec l'amour.

Lentes, du haut des montagnes, descendent les ombres pour s'allonger sur la terre solitaire. Amadis chemine et jette au milieu d'elles son ombre à lui.

— Mon amour — songeait-il au moment que défaillait la lumière — est comme l'ombre : *Plus il se fait tard, plus il grandit !*

Le cheval se dirigea vers une forêt et pénétra dans la profonde épaisseur.

Amadis s'abandonne à la volupté de sa douleur.

La nuit est tombée. Ainsi erre-t-il la moitié de la nuit, à travers la frémissante obscurité des arbres.

Et de la nuit qu'il porte en soi, plus épaisse que celle dont il est environné, il ne se réveille que lorsqu'une branche vient lui fouetter durement les yeux.

Il met pied à terre, il se couche et dans

l'ombre la voix se mêle aux larmes qui ruissellent à miracle :

— O Gandales, mon cher seigneur, bon et loyal chevalier, mon maître ! Pourquoi te plut-il de recueillir cette toute petite chose qui s'en allait là-bas sur les eaux de la mer ?

Le lendemain, comme il marchait à l'aventure à travers une verte plaine, Amadis rencontra un vieil ermite qui se reposait au bord d'une fontaine, après y avoir fait boire son âne.

Il était couvert d'une pauvre vêture de poil de chèvre et les mèches toutes blanches de sa barbe s'éparpillaient sur sa poitrine.

Amadis lui demanda s'il était moine ; le bon vieillard lui répondit qu'il l'était depuis quarante ans ; alors le chevalier mit pied à terre et s'agenouilla pour baiser les pieds de l'homme de Dieu.

Le vieux moine prit pitié de la peine qui se lisait sur le visage d'un si jeune et si beau seigneur.

— Mon fils, si vous pleurez de repentir pour les péchés que vous avez pu commettre, vos larmes sont bonnes.

Amadis le pria de l'entendre en confession, et ce lui fut occasion de raconter sa vie, en joie comme en peine, au bon ermite.

— Mon fils, si les biens temporels sont fumée que le vent éparpille, que peuvent être des plaisirs de femmes, sinon une fumée plus vaine encore !

Et il se mit à admonester le jeune homme avec de sages paroles, que lui suggéraient son âge et son état, mais qui lui étaient également dictées par la miséricorde.

Il lui dit sa réprobation pour de tels soucis, les considérant comme hors du droit chemin ; il lui dit que la jeunesse et

les beaux exploits devaient lui apporter consolation pour de semblables maux, car en vérité ces chagrins provenaient de choses où le service de Dieu n'a rien à gagner ; il lui dit que le péché commence par donner un goût de douceur à ce qu'il rend ensuite si âpre et si amer ; il lui dit également qu'il n'existait au monde aucune femme méritant qu'un homme comme lui se voulût perdre pour elle.

— Mon père, en cette matière je n'implore pas vos conseils ; je vous demande seulement la guérison de mon âme.

Amadis alors le pria de l'emmener avec lui partout où il irait ; car il se sentait si près de mourir que le secours divin lui paraissait indispensable.

— Mon fils, je demeure en un lieu difficile et rude, dans un ermitage bâti au sommet d'une roche qui s'avance à sept lieues au sein de la mer. Pour y vivre, il est nécessaire de dire adieu au monde,

aux plaisirs et aux vices qui sont son apanage. La terre est aride et, du côté de l'eau, le doux temps de l'été permet seul de débarquer. Pour moi je vis d'aumônes.

Amadis lui répondit que tout ce qu'il venait d'entendre lui procurait grand contentement, car pour lui c'en était fini du monde.

De nouveau il le pria de l'emmener : autrement il s'en irait mourir dans les antres des montagnes, seul et désespéré, l'âme perdue. Le moine acquiesça enfin à son vœu et, levant la main, il le bénit.

Le vieil ermite se mit à réciter la prière du soir et, quand il eut terminé, il tira d'une besace une maigre pitance qu'il partagea avec Amadis. Ce dernier n'avait pas mangé depuis deux jours; mais il refusa la bouchée offerte, ce dont le saint homme le gronda, car il s'efforçait de le faire manger un peu.

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée;

le vieil ermite se coucha pour dormir dans son manteau et Amadis, à ses pieds, s'endormit également. Et Amadis eut un songe.

Il songea qu'il était enfermé dans une chambre si noire qu'il n'y pénétrait aucun soupçon de jour et, n'y découvrant aucune issue, il avait le cœur haletant. Et il lui semblait voir venir à lui sa cousine Mabilie et la damoiselle de Danemark ; il lui semblait qu'un rayon de soleil dansait devant elles. Elles lui pressaient les mains et disaient :

— Seigneur, sortez d'ici et venez chercher la lumière !

Il était sorti et il avait aperçu Oriane, qui était environnée de feu. Il avait traversé le feu sans en sentir la brûlure ; il avait pris Oriane dans ses bras et l'avait emportée en un beau verger.

Il s'éveilla avec des cris plaintifs. L'ermite, tiré de sommeil à son tour, prit le parti de se remettre en marche.

Amadis voulait abandonner là le cheval pour suivre humblement et à pied son vertueux compagnon. Mais le vieil ermite n'y consentit point.

— Mon père, lui dit Amadis, j'ai encore une chose à vous demander : ne dites à personne qui je suis et ne m'appelez pas par mon nom.

Le saint homme eut un sourire et lui répondit que pour un si jeune et si beau seigneur, accablé de tant de peine, il choisirait un nom qui convînt à la noblesse et à la douleur.

Et il lui donna le nom de *Beltenebros*.

Montés l'un sur son âne, l'autre sur son destrier, le moine et le chevalier au cœur triste prirent tous deux le chemin de la solitude.



XIII

BELTENEBROS



URANT que Beltenebros et le vieil ermite chevauchaient de conserve, un noble seigneur de passage à travers le royaume se présenta à la cour du roi Lisuart.

Accompagné de dix écuyers, le puissant chevalier s'annonça au Roi et se fit connaître comme étant le prince de Rome, fils de l'Empereur et héritier de l'Empire, qu'il recevrait de son vieux père.

Le roi Lisuart l'accueillit comme il convenait à la noblesse d'un pareil hôte et lui donna l'accolade, en le priant de prendre à la cour son hébergement, ce dont tout le monde aurait plaisir.

Au moment de se mettre à table pour le repas, le prince romain aperçut Oriane, *l'Incomparable*, et fut tellement stupéfié de sa beauté qu'il ne put s'empêcher de dire au roi Lisuart :

— Seigneur, j'ai vu et admiré à travers le monde bien des beautés et j'avais ouï louanger bien fort la beauté de la princesse Oriane votre fille ; mais maintenant que je la vois de mes propres yeux, je tiens pour mesquines toutes les louanges.

Le roi Lisuart, satisfait des paroles du prince, eut un sourire ; mais Oriane, qui, en dépit de la cruauté avec laquelle elle avait traité Amadis, ne pensait qu'à lui et se mourait d'anxiété faute de nouvelles, feignit de n'avoir pas remarqué

le regard qui faisait d'elle si grand éloge.

Durant tout son séjour à la cour, le Prince ne cherchait qu'à être agréable à la Princesse, d'autant que celle-ci faisait vis-à-vis de lui preuve d'une froideur dont il ne semblait pas s'apercevoir. Car il était plein de fierté et il tenait à haut prix ses propres services.

Et Oriane, que le souci d'amour rendait triste, avait pour châtiment les gentillesses du Prince romain, qu'elle aspirait de voir s'éloigner.

Le Prince ne plaisait pas davantage aux chevaliers, qui s'approchaient de lui, et tous le jugeaient mieux apte à polir des phrases qu'à accomplir de hauts faits.

Avant de quitter la cour, le Prince avait dit au roi Lisuart (et sous le voile de ses paroles se cachait une pensée claire) :

— Seigneur, je ne saurais oublier l'accueil de votre cour, et un jour j'es-

père vous envoyer de mes nouvelles de Rome.

Arrivés à la Roche Pauvre, dont l'aspect sauvage plut à Beltenebros, celui-ci fit cadeau de ses vêtements et de son cheval aux mariniers qui le passèrent dans leur barque, lui et son compagnon. En échange, il reçut un manteau de laine mérinos, dont il se couvrit.

— Mon fils, lui dit le vieil ermite, voici la Roche Pauvre, et voici l'ermitage où Notre-Dame la Vierge va avoir un serviteur de plus. Vous serez récompensé par sa parfaite bonté. Bien souvent Notre-Dame de la Roche prête son aide aux navigateurs, quand ils errent vers elle au milieu de ces flots où ils se trouvent en péril, et quand ils la prient avec dévotion. Je me suis réfugié ici, abandonnant sans regret les artifices du monde, après avoir gaspillé la fleur de mes années en

dissipations de jeunesse. La solitude de ces lieux fut depuis lors une compagne fidèle, et je ne l'ai quittée qu'une seule fois en trente ans : ce fut pour me rendre, il y à peu, à l'enterrement d'une sœur.

C'est là que Beltenebros se mit à faire pénitence, afin de recouvrer un jour l'affection d'Oriane.

Cependant Durin, en un galop éperdu, n'avait mis que dix jours à regagner la cour du roi Lisuart.

Oriane brûlait d'avoir des nouvelles. S'étant enfermée avec Durin, elle lui demanda aussitôt ce qu'Amadis avait pu dire, ce qu'il faisait. Elle voulut savoir également si Durin avait vu Briolayne et s'il l'avait trouvée aussi belle qu'on le racontait. Mais Durin lui répondit avec tristesse :

— Madame, je vous dirai tout. Mais sachez d'abord qu'une cruauté telle que la vôtre ne s'est jamais vue au monde.

Il lui raconta ensuite les hauts faits

d'Amadis et vanta la beauté de Briolayne, supérieure, Oriane excepté, à tout ce qu'il lui avait été donné de contempler. Il lui fit connaître également quelle douleur profonde avait été celle d'Amadis, au reçu du cruel et injuste message ; il lui dit l'accès de désespoir qui avait fait fuir Amadis et dont il était mort peut-être ; car il ignorait où pouvait demeurer le jeune chevalier et même s'il vivait encore.

A ces mots, Oriane sentit tomber toute sa colère. Elle comprit que l'endroit où cette colère avait jeté ses flammes était tout envahi maintenant d'une attendrissante pitié.

Durin ne pouvait s'empêcher de compatir aux grandes larmes qu'elle versait ; et pour consoler la Princesse, il appela Mabilie et sa sœur.

Comme il arrive avec le cœur féminin, qui sans ménagement passe d'un extrême à l'autre, Oriane n'était plus que sanglots,

repentir et chagrin ; elle se répandait sans mesure en paroles d'affliction :

— Ah ! malheureuse que je suis ! j'ai tué ce que j'aimais le plus au monde. Et ma mort ne suffira pas à venger celle de mon seigneur et maître !

Les deux bonnes damoiselles s'efforçaient de l'apaiser, et ainsi lui donnaient témoignage de la plus délicate sollicitude. Nonobstant, toutes deux tenaient pour cruauté ce qu'elle avait fait en secret, sans égard pour les conséquences dangereuses de sa déraison. Et elles lui conseillèrent d'envoyer sans délai un message de douceur à Amadis. La question était de savoir où il pouvait se trouver ?

En un temps déterminé, Oriane irait l'attendre au château de Mirefleur, où Mabilie se rendrait avec elle. La damoiselle de Danemark, en compagnie de Durin, partirait pour le royaume d'Écosse ; ils se rendraient chez Gandales,

où il était possible qu'Amadis fût allé chercher consolation.

Un jour, dans la solitude de la Roche Pauvre, le vieil ermite fit asseoir Beltenebros sur le seuil de l'ermitage et lui demanda :

— Mon bon fils, quel songe est venu vous visiter, lorsque nous dormions auprès de la fontaine et que vos cris m'ont réveillé.

Bien souvent Beltenebros avait médité sur ce songe, sans parvenir à en découvrir la signification, sans pouvoir deviner s'il lui présageait de nouvelles infortunes, ou s'il contenait une espérance de soulagement. Heureux d'entendre l'ermite lui parler du songe, il le lui raconta, sans rien omettre ; et il en avait été tellement troublé, qu'il était sûr de ne rien oublier.

Il raconta comment, dans la chambre obscure où il se trouvait, un rayon de soleil était entré ; il n'eut garde de passer

sous silence et les damoiselles qui lui adressaient la parole, et le feu ardent qu'il avait vu, et le verger où il s'était retrouvé. Le vieil ermite l'écoutait, les yeux tendus vers ce grand désert vivant de la mer qu'ils avaient devant eux, et ce désert était toute leur compagnie.

Le bruit de la houle répondait à la voix de l'un et au silence de l'autre, et quand Beltenebros eut terminé son récit, il demanda au saint homme de lui expliquer le songe, même si, selon le jugement de l'ermite, il y avait présage de peines nouvelles.

Le vieil ermite réfléchit un moment; il semblait épeler sa lecture en ces matières, qui, en vérité, appartenaient à l'autre rive de la vie; à la fin, il dit avec contentement :

— Beltenebros, mon bon fils, vous m'avez procuré grande joie, et si, contre mon habitude, je vous parle de pareilles

choses, c'est que je crois mieux conforme au service de Dieu de vous dire un mot de certitude capable de vous tirer de votre tristesse, que de vous laisser courir au désespoir et à la mort.

Beltenebros tomba à genoux aux pieds de l'ermite ; il lui baignait les mains de larmes, et la tendresse de son compagnon lui paraissait bien douce au sein de son âpre détresse. Et le saint homme, qui avait conçu une vive amitié pour Beltenebros, poursuivit, en souriant :

— Mon bon fils, quoique les choses du monde ne doivent point m'envahir l'esprit, vous allez entendre comment j'interprète votre songe : la chambre obscure représente le souci ; les damoiselles sont vos amies travaillant pour votre bien ; le rayon de soleil un excellent message que vous devez recevoir ; le feu qui enveloppait votre amie est la peine où elle vit à cause de vous.

La damoiselle de Danemark et son frère Durin s'étaient mis en route pour le royaume d'Écosse, en quête d'Amadis. Ils emportaient une lettre d'Oriane; mais cette lettre était aussi douce que la précédente avait été cruelle. Ils avaient le vent en poupe, et après sept jours de mer, ils atteignirent Peligez, d'où ils continuèrent leur route jusqu'au château de Gandales.

Le bon seigneur revenait de la chasse, et à peine eut-il appris d'où ils venaient, qu'il demanda des nouvelles de son cher pupille Amadis, avec tous les signes de la joie et de l'affection la plus vive.

Ainsi apprirent-ils avec tristesse qu'Amadis n'était pas venu au château.

Dans le même moment, Dom Guilan le Pensif, qui s'était rendu dans l'Ile Ferme rapporta pieusement au roi Lisuart les armes d'Amadis, qu'il avait trouvées à l'abandon.

Tenant Amadis pour mort, chacun le

pleura. Et Oriane, enfermée dans une chambre, maudissait son sort comme une folle et voulait mourir.

Mais la bonne Mabilie la consolait ; elle la persuadait qu'Amadis ne pouvait être mort, que l'on en recevrait des nouvelles un jour ou l'autre, et que Dieu Notre-Seigneur l'aurait en sa sainte garde !

Or, un jour aborda à la Roche Pauvre une nef portant la comtesse Corisande, accompagnée de ses dames et de ses chevaliers.

C'était la saison douce ; ils voulurent débarquer pour prendre quelques jours de délassement, et la noble dame s'adressa au vieil ermite pour lui demander une chambre où elle pût prendre hébergement.

Comme le saint homme n'aurait jamais pu consentir à laisser pénétrer une femme dans sa cellule, Beltenebros offrit la sienne

et Corisande y fit porter le lit où elle dormait. Pendant ce temps, le pénitent couchait à la belle étoile, comme il lui arrivait maintes fois.

La joyeuse compagnie égayait la solitude de la Roche Pauvre. La noble Corisande amenait avec elle de belles dames et de brillants chevaliers, ceux-ci gracieux sous l'armure, celles-là pleines d'élégance en leur jeunesse, et jolies. Pour se reposer des fatigues du voyage, les uns s'éparpillaient sur la plage ou à travers les rochers ; les autres folâtraient, jouaient ou faisaient de la musique.

Et Beltenebros, considérant sur le rivage la troupe des dames et des chevaliers, songeait à tout son passé, à tout ce qu'il avait perdu. De loin, il jetait les yeux sur les armures avec un regret passionné.

Un jour, il s'était attardé à les considérer du parvis de la chapelle où l'ermite

était entré pour dire les prières du soir, et comme le saint homme avait laissé debout contre le mur le bâton sur lequel il s'appuyait, Beltenebros prit le bourdon et le fit tournoyer gracieusement en l'air comme une épée.

En sortant de l'ermitage, le moine aperçut le geste à l'insu de Beltenebros, et comme il souhaitait de tout son cœur voir son excellent fils quitter cette solitude et mettre un terme à la pénitence, il sourit de contentement, et considéra comme de bon augure qu'un bourdon de pauvre vieillard ait pu en de telles mains tenir lieu d'épée.

Durant la messe, que célébrait l'ermite, Corisande et ses compagnons remarquèrent cet homme jeune et triste, aux yeux pleins de larmes, qui se mettait à genoux comme un pénitent aux pieds de la Vierge Marie.

Une nuit ils entendirent Beltenebros

chanter une chanson si pleine de passion et de regret, que jamais ils ne purent l'oublier.

Au bout de quelques jours, ils se réembarquèrent. Et la Roche Pauvre n'en demeura que plus triste et plus solitaire.

Mais Corisande naviguait pour se rendre tout droit à la cour du roi Lisuart. Une fois arrivée, elle raconta à Mabilie, tout en conversant des choses de son voyage, qu'elle avait vu à la Roche Pauvre un jeune pénitent dont la douleur lui avait fendu le cœur. Et comme la voix de Beltenebros lui retentissait encore dans les oreilles, elle ajouta qu'elle lui avait entendu chanter une chanson de passion et de regret dont elle se souviendrait toujours.

En entendant dépeindre ce pénitent, le cœur féal de Mabilie s'était mis à battre, et durant que parlait Corisande, la bonne damoiselle à part soi songeait :

— Et si ce pénitent était Amadis, souf-

frant de si dures peines pour des péchés qu'il n'a pas commis !

Et elle dit à Corisande :

— Madame, vous ne savez guère combien m'émeut ce que vous me racontez et, si vous vous souvenez de la chanson, je serais bien heureuse de l'entendre.

Voyant avec quelle attention Mabilie suivait le récit, Corisande devina qu'il devait y avoir là quelque chagrin d'amour, connu de la princesse d'Écosse.

Et quand Mabilie put ouïr la chanson, elle la reconnut pour avoir été composée par Amadis pour l'amour d'Oriane.

Elle courut aussitôt trouver la Princesse et lui dit d'une haleine :

— Amadis est vivant et il est à la Roche Pauvre.

Oriane et Mabilie, enlacées, mêlaient leurs larmes en souriant.



XIV

NOTRE-DAME DE LA ROCHE



Au royaume d'Écosse, attristés de leur décision, Durin et la bonne damoiselle de Danemark s'embarquèrent. De la cour du roi Languines, ils apportaient à Mabilie les messages de la Reine leur mère.

Mais ce qu'ils eussent préféré apporter, c'est-à-dire des nouvelles d'Amadis, ils n'en avaient mie. Oyez maintenant comment le Seigneur dispose gracieusement

les choses, quand il a pitié de ses pauvres créatures.

Une grande tourmente se leva sur la mer; la nef démâtée resta sans agrès et ceux qui la montaient ne savaient plus de route. Ils étaient le jouet des vagues, pareilles à des montagnes d'eau, dont la crête bouillonnait au souffle du vent.

Tout le monde était déjà persuadé que la mort les attendait, et ils faisaient des vœux à Notre-Dame. En chœur ils priaient : *Sainte-Vierge Mère de Dieu, intercédez pour nous !*

Tout en serrant sur son cœur la lettre d'Oriane, la damoiselle de Danemark pleurait et songeait à part soi :

— Ah ! malheureuse ! je n'ai pas trouvé Amadis et maintenant je vais mourir en emportant avec moi la lettre qui sauverait le meilleur chevalier du monde !

— Cruel destin ! pensait Durin de son

côté. C'est de ma main qu'Amadis a reçu cette lettre qui l'a perdu et, si je la lui ai remise sans soupçonner quel désespoir allait en résulter pour lui, pourquoi ai-je obéi à l'autre recommandation, en n'acceptant pas la réponse? Et je vais mourir, sans pouvoir racheter cette méchanceté.

Au bout de quelques jours, la mer et le vent se calmèrent et, au retour du matin, ils aperçurent la terre.

De leur bord ils reconnurent bientôt l'ermitage de la Roche Pauvre. Les voyageurs résolurent de débarquer, afin d'ouïr la messe et de rendre grâces à Notre-Dame pour le salut miraculeux qu'elle leur avait procuré.

Rangés en procession à partir de la plage, les marins suivaient la croix, que portait haut un mousse vêtu d'un surplis; par derrière la croix, le cortège s'avançait en dansant pour fêter l'heureux événement, et le moine de la Roche Pauvre fer-

mait la marche avec le Très Saint Sacrement et les chantres.

Durin et la damoiselle débarquèrent également et quand le vieil ermite eut célébré la messe, ils se trouvèrent sur le parvis avec Amadis; mais ne le reconnurent point, tant il était changé et maigri avec la barbe et les cheveux en désordre.

Mais lui, après les avoir regardés, tomba par terre comme mort.

En voyant Beltenebros sur le sol, le vieil ermite crut que la dernière heure du jeune pénitent était arrivée, et les larmes coulaient sur les poils de sa barbe :

— Seigneur puissant, pourquoi ne prenez-vous pas pitié de qui pourrait tant faire encore pour votre service?

Et il pria les matelots de l'aider à porter le pénitent sur son lit.

Attendrie par ce spectacle, la damoiselle demanda au vieil ermite quel était cet homme.

— Un chevalier qui fait pénitence ici...

— S'il a cherché un endroit si âpre, bien grands doivent être ses péchés. Mais puisque c'est un chevalier, laissez-moi lui parler et je pourrai lui donner remède à l'aide des choses que j'apporte dans la nef.

Quand Amadis vit la damoiselle au pied de son lit, il fut tellement troublé qu'il ne savait ce qu'il ferait. En effet, s'il se donnait à connaître, il transgressait la volonté de sa cruelle dame et s'il laissait partir la damoiselle, il laissait avec elle s'en aller l'espérance.

— Loyal homme, dit-elle, j'ai appris de la bouche du vieil ermite que vous êtes chevalier et, comme les damoiselles ont le devoir de servir qui se dévoue à leur cause à travers tant de périls, dites-moi ce que j'ai à faire pour votre santé.

Amadis, tout en larmes, ne soufflait mot.

La damoiselle eut l'idée que le pénitent pouvait être passé de vie à trépas, et, comme il n'y avait guère de clarté dans la cellule, elle ouvrit une lucarne pour y mieux voir.

Ayant pu alors examiner Beltenebros tout à son aise, elle reconnut sur son visage la trace d'un coup de lance — et tomba à genoux, sanglotante, en baisant les mains d'Amadis!



XV

AU CHATEAU DE MIREFLEUR



N quittant la Roche Pauvre, Amadis prit congé du saint ermite, en baisant les mains qui à la male heure avaient été son soutien. Et il le pria en grande amitié de se rendre à l'Ile Ferme, afin de reformer un couvent de moines qu'il avait créé sur ses terres.

Ensuite, étant monté à bord, il se mit en route avec la damoiselle et Durin. Toutefois, il se sentait tellement faible

qu'il ne put aller bien loin. Ayant découvert un endroit qui leur parut propice à recouvrer la santé, Amadis le choisit pour y séjourner et s'y reposer. La damoiselle resta près de lui pour le servir, pendant que Durin s'en allait porter à Oriane le message. Le site, en vérité, était délectable, avec ses arbres au doux ombrage et ses claires eaux vives. Amadis et la damoiselle s'entretenaient ensemble de tout ce qui était arrivé, des douleurs endurées, des soucis qui étaient venus accabler tout le monde, quand Amadis avait disparu.

La bonne damoiselle lui racontait comment Galaor, Florestan et Agrajes étaient partis à sa recherche à travers de lointaines contrées ; la douleur de Gandalin, qui était revenu à la cour tout en pleurs ; celle de Durin, qui avait obéi avec peine à l'ordre qu'il portait.

Mais c'était d'Oriane qu'ils s'entretenaient sans fin ensemble. La damoiselle



lui contait comme elle s'était repentie bien vite de son injuste cruauté et comment elle aurait voulu mourir pour avoir perdu son seigneur et maître.

Et elle ajoutait qu'Oriane avait dû partir pour le château de Mirefleur, anxieuse de son pardon, anxieuse de son amour. Couché à l'ombre avec délices, Amadis écoutait le refrain de l'eau espiègle et relisait la lettre d'Oriane. Dans cette lettre, la bien-aimée implorait son pardon et se demandait s'il le lui voudrait accorder. Amadis mettait des baisers sur les mots de douceur, revivait les souffrances de la bien-aimée, souffrait pour elle, sans plus même se rappeler la douleur qui avait failli le tuer.

Songeant ensuite au château de Mirefleur, il priait Dieu de lui rendre la santé, afin de partir en hâte et de vivre !

Déjà Amadis avait recouvré ses forces ; le désir aiguillonnait sa vigueur et ses

bras réclamaient le poids glorieux des armes. Et la bonne damoiselle, le voyant rétabli, lui dit adieu jusqu'à Mirefleur.

Amadis partit donc de ces lieux et, à la première bourgade, grâce à l'argent que lui avait prêté la damoiselle, il acquit des armes et un cheval.

Il devint alors le chevalier Beltenebros.

Le château de Mirefleur était à deux lieues de Londres et, comme il était petit, on n'aurait pu choisir plus jolie et plus agréable résidence.

Entouré de vergers, il était situé sur une colline toute couverte d'arbres fertiles, qui donnaient toute l'année fruits et fleurs. Il y avait à l'intérieur des chambres richement ouvrées et des cours où chantaient des fontaines.

Un jour que le roi Lisuart était allé à la chasse, il avait emmené avec lui la Reine et Oriane. Celle-ci, encore enfant,

prit tellement goût au château que le Roi le lui donna en présent.

Toute affligée encore des chagrins qu'elle venait d'endurer, Oriane y était revenue et son beau visage gardait la pâleur des peines anciennes.

En compagnie de la fidèle Mabilie, la Princesse s'asseyait dans une petite cour ombragée d'arbres feuillus, sous lesquels une fontaine chantait par un mélodieux tuyau.

Là Oriane confessait son appréhension qu'Amadis ne lui voulût point pardonner la cruauté avec laquelle elle l'avait traité ; elle lui disait comment elle en était venue à l'aimer davantage, depuis qu'elle l'avait fait tant souffrir.

Mabilie souriait et disait que si elle doutait du pardon de son ami, c'est qu'elle ignorait encore quel merveilleux amour habitait en lui ; et elle lui expliquait comment il s'était mis à l'aimer

davantage, depuis qu'il avait tant souffert pour elle.

De si douces paroles réconfortaient Oriane, et les deux amies, Oriane encore dolente, Mabilie avec une grâce affable, se promenaient à travers les vergers de Mirefleur tout fleuris de buissons de roses et peuplés de sources.

Le visage d'Oriane reprenait les couleurs de la santé. Et puis, les deux jeunes filles songeaient qu'Amadis ne pouvait tarder ; elles imaginaient, espiègles, comment le chevalier, au retour de son amoureuse pénitence, pourrait faire son entrée furtive.

— Cette terrasse est haute, disait Oriane, il ne pourra monter.

— Si, il montera, répliquait Mabilie en riant, parce que nous lui tendrons les mains !

Sur ces entrefaites, et pour mettre la gaîté dans les cœurs, les amis fidèles

arrivèrent au château : la damoiselle de Danemark, Gandalin et Durin.

Gandalin arriva après les autres et, comme le portier était allé l'annoncer à la Princesse, celle-ci ordonna sur-le-champ :

— Faites entrer l'ami loyal qui est le plus féal des écuyers et qui a grandi avec nous. Par surcroît n'est-il pas le frère de lait d'Amadis, que Dieu garde !

— Oui, madame, dit le portier, que Dieu garde un si bon seigneur; car ce serait grand dommage qu'il pût aller à sa perte.

Quand le portier fut sorti, Oriane dit à Mabilie :

— C'est miracle de voir comme tout le monde chérit Amadis, même les cœurs les plus simples comme ce portier. Comment ferais-je pour ne pas l'aimer moi-même ?

Soigneusement enfermés dans la petite cour où chantait la belle fontaine, tous

s'entretenaient d'Amadis, attendu d'un jour à l'autre, selon les nouvelles apportées par la damoiselle de Danemark.

— Gandalin, mon ami, dit un jour Oriane au fidèle écuyer, est-ce que tu me veux encore du mal pour le mal que j'ai fait à mon insu ?

— Madame, répondit Gandalin, je vous veux grand bien, à cause de mon seigneur et maître, quoique je vous aie voulu du mal, quand je l'ai cru perdu. Et vous, maintenant, pour le recevoir, prenez tout votre éclat et toutes vos couleurs.

— Est-ce que je te semble si laide ? répartit Oriane, en riant. Après avoir tant souffert, mon ami, je me suis crue si laide en effet, que je suis venue en ce château y attendre Amadis, mon seigneur et maître, en sorte qu'il ne puisse s'enfuir en m'apercevant !

Un soir, Amadis ayant pénétré dans la forêt se trouva aux environs de Mirefleur.

Il laissa paître son cheval et attendit que la nuit fût tombée.

Il était maintenant si près du bonheur que toutes les peines passées lui faisaient l'effet de n'avoir été qu'un rêve. Se rappelant les nombreuses fois qu'il avait souhaité la mort, il remerciait Dieu d'avoir été pour lui si courtois et bénin Seigneur.

Quand la nuit fut tombée, il franchit la muraille, pénétra dans le verger et, apercevant Gandalin, il l'appela tout bas. L'ami courut et s'empressa d'avertir Oriane qui vint sur la terrasse avec sa suite.

Aidé alors de Gandalin et de Durin, qui l'avaient hissé sur leurs épaules, aidé d'en haut par les mains d'Oriane, de Mabilie et de la damoiselle, Amadis pénétra dans le château, et le baiser des lèvres de la bien-aimée le retint longuement.



XVI

L'ÉPÉE ET LA GUIRLANDE



MADIS, que tout le monde croyait perdu ou tenait pour mort, avait rendu au roi Lisuart des services signalés, en combattant pour sa gloire. — Quelques-uns disaient déjà que la renommée de Beltenebros obscurcissait celle d'Amadis; mais comme il n'avait pas quitté le heaume et que personne n'avait pu apercevoir son visage, il avait gardé le nom de Beltenebros.

Cependant, Amadis, comme la nuit tombait, entrait à Mirefleur.

Il s'y trouvait en compagnie de son amie, lorsque Gandalin arriva de la cour avec de grandes nouvelles.

Un vieil écuyer grec, du nom de Macandon, avait montré au roi Lisuart de merveilleuses choses, que la renommée de courtoisie de la cour de Grande-Bretagne l'avait engagé à y présenter.

Quand le Roi eut dit combien il lui était agréable qu'on recherchât sa cour pour la distinction qui y régnait, l'écuyer lui montra une épée, comme il ne s'en était jamais vu de pareille. Elle était enveloppée d'une gaine transparente, couleur d'émeraude, et la feuille d'acier était jusqu'en sa moitié aussi claire qu'une eau cristalline; l'autre moitié était ardente, rouge comme si elle eût été de feu. Après l'épée, l'écuyer fit voir une guirlande non moins merveilleuse. La

moitié des fleurs qui s'y entrelaçaient avaient la fraîcheur des corolles nouvellement écloses ; l'autre moitié était flétrie au point de paraître prête à s'effeuiller.

— Seigneur, dit Macandon, il y a soixante ans que j'erre à travers le monde, en quête de ceux dont l'amour saura vaincre le pouvoir de ce que je vous montre. D'eux seulement, et de personne autre, pour obtempérer à de hauts desseins, je pourrai recevoir les armes et, une fois armé chevalier, je pourrai enfin, à l'extrémité de ma vie, monter sur le trône qui m'attend depuis si longtemps. Mais comme je n'ai pas rencontré ceux qu'il me faut, ni dans les royaumes éloignés, ni dans les îles de la mer, c'est à votre cour que je suis venu, pour que vous ordonniez une épreuve qui s'y déroulerait. Si vous me promettez de réaliser mon vœu, je vous dirai tout ce que j'ai tenu caché jusqu'ici.

En entendant de si merveilleuses paroles, tous brûlaient de savoir ce que Macandon n'avait pas encore révélé.

— Seigneur, dirent les chevaliers, en s'adressant au Roi, tout en gardant les yeux fixés sur l'épée enchantée, ordonnez donc cette épreuve et nous la tenterons tous, pourvu qu'elle n'aille point contre la loi du Christ.

Et les dames, qui considéraient avec curiosité la guirlande enchantée, dirent à la Reine :

— Madame, cette guirlande nous concerne, puisque c'est une parure de fleurs. Que le Roi ordonne l'épreuve pour que nous la tentions également.

Le Roi promit de bon cœur et Macandon parla :

— Seigneur, l'épée que vous voyez là n'a jamais été tirée de sa gaine. Seul pourra l'en arracher celui qui aura voué à sa bien-aimée un amour sans défaut.

Quant à cette guirlande, lorsqu'elle sera placée sur le front de celle qui saura répondre d'un amour égal à l'amour de son aimé, on la verra reverdir et rester toute en fleur.

Amadis avait entendu et ces nouvelles lui avaient donné à penser.

Gandalin avait raconté ensuite que le Roi, ayant fixé le jour de l'épreuve, tous les chevaliers devaient tenter de dégainer l'épée de même manière que la guirlande serait placée sur la tête des dames et damoiselles. A cette date, les meilleurs chevaliers de la Grande et de la Petite-Bretagne se trouvaient à la cour, et la reine Briolayne, qu'Oriane voulait voir plus que toute autre personne au monde, y était arrivée, portant le deuil d'Amadis. La grande épreuve concernait tout le monde et tout le monde voulait la tenter.

Amadis dit alors à son amie :

— Nous nous rendrons à l'épreuve aussi !

Oriane s'étonna de ce qu'elle entendait ; car la chose était si périlleuse et si folle qu'elle lui semblait impossible.

Pour répondre à l'étonnement qu'il lisait dans les beaux yeux de son amie, Amadis lui baisa les mains et lui expliqua sa façon de penser.

— Mais vous irez affublée de telle sorte que personne ne puisse savoir qui vous êtes, et vous serez avec moi devant votre père, et nous tenterons l'épreuve de l'Épée et de la Guirlande.

La veille de l'épreuve, Oriane envoya un message au Roi pour lui faire connaître que la maladie la retiendrait au lit ce jour-là même.

Puis, Mabilie et la damoiselle de Danemark déguisèrent la Princesse à miracle.

Elle était vêtue d'une cape très riche mais hors de mode et le visage, sous un léger masque, se dissimulait de telle

sorte, qu'Amadis en la voyant se mit à sourire et dit :

— Je n'aurais jamais pensé me réjouir tant de ne pas vous connaître !

Avant le point du jour, ils sortirent de Mirefleur et se dirigèrent à cheval vers la cour toute en fête. Amadis portait les armes les plus belles ; Oriane avait mis les plus beaux bijoux, et ils formaient bien tous deux le Couple Parfait.

Dans la grande salle du palais, après avoir entendu la messe, le roi Lisuart et la reine Brisène vont présider l'épreuve.

Tous les chevaliers font cercle autour du trône et, souriantes, toutes les dames et damoiselles sont également présentes.

Déposées en un coffret de jaspe lamé d'or, on aperçoit au milieu de la salle l'Épée et la Guirlande.

Quand le roi Lisuart sut que Beltenebros arrivait et concourait à l'épreuve, il se réjouit et le reçut avec honneur.

Et Beltenebros, qui n'avait pas enlevé son casque, s'avança vers le Roi, en conduisant par la main la dame déguisée.

— Ah ! Seigneurs, comme Oriane tremblait !

Au signal donné, l'épreuve commença.

Le Roi s'avança le premier et, saisissant l'épée, il ne put la tirer de sa gaine.

Suivirent Dom Galaor, qui aimait Briolayne, et Brunel de Bonamar, qui aimait Mélicie, et Arban de Norgales, qui aimait Grindalaie, et ils ne purent dégainer l'épée. Puis ce fut Florestan, l'autre frère d'Amadis, aussi loyal que courtois, qui aimait Corisande, et l'épée ne sortit pas de la gaine d'émeraude.

Suivirent Galvanes Sans-Terre, et Brandoivas et Grumedan et Ladasin, qui tous avaient des amours, et l'épée resta au fourreau. Vint ensuite tenter l'épreuve Guilan le Pensif qui aimait Brandahie ;

vint Agrajes, qui aimait Olinde; et l'épée ne sortit pas du fourreau.

Il en fut de même avec Polomir, avec Dragonis, avec tous ceux qui voulurent tenter l'épreuve ; car si tous, les uns davantage, les autres moins, réussirent à faire quelque peu sortir l'épée, nul ne put la tirer tout entière.

Alors s'avança Beltenebros, tenant par la main sa bien-aimée, et, saisissant l'épée, il la fit jaillir du fourreau.

On fit ensuite l'épreuve de la guirlande.

La Reine, la première, se mit les fleurs sur la tête, et les fleurs ne refleurirent point. Briolayne la suivit, belle en son vêtement de deuil, et Oriane la considérait avec attention, mais la guirlande ne fleurit point. Vinrent ensuite Estelette et Brandahie, puis Aldève et Olinde et Grindalaie ; toutes vinrent l'une après l'autre, et les fleurs ne refleurirent point. Quand la

guirlande était sur une tête ou sur l'autre, quelques fleurs refleurissaient, davantage ou moins selon la personne, mais jamais toute la guirlande.

Alors s'avança la dame de Beltenebros, conduite par la main de son bien-aimé, et on lui posa la guirlande sur la tête ; elle refleurit tout entière !



XVII

LA CHANSON DE LÉONORETTE



L'ISSUE de l'épreuve de l'Épée et de la Guirlande, Macandon fut armé chevalier par Beltenebros et, bénissant le Couple Parfait, il reçut les armes des mains de la dame au déguisement. La Reine fit grand'fête à la dame de Beltenebros et le roi Lisuart, pour faire plus d'honneur au chevalier et à sa bien-aimée, sortit pour prendre congé d'eux, tout en conduisant par la bride le cheval de la dame sur la tête de

qui fleurissait la Guirlande, de même que resplendissait l'Épée au poing de Beltenebros.

En rentrant au palais, le roi Lisuart voulut offrir aux chevaliers, aux dames et aux damoiselles, une chose gracieuse, capable de donner plaisir à tout le monde.

Depuis la disparition d'Amadis — et quelques-uns d'entre ceux qui se trouvaient là étaient allés à sa recherche à travers de lointains pays — c'était la première fois que l'on faisait montre de joie.

Le Roi appela Léonorette, sa fille encore toute jeune, et la pria de venir chanter et danser, avec son chœur de fillettes, cette chanson qu'Amadis, au temps où il était son chevalier, avait composée pour l'amour d'elle.

Un jour, en effet, comme Amadis était en train de converser avec le Roi et la Reine, Oriane, Mabilie et Olinde avaient

persuadé Léonorette de choisir Amadis pour son chevalier, et il devait la servir en toute fidélité, sans tourner les yeux sur aucune autre dame. Le Roi, la Reine et Amadis lui-même s'étaient mis à rire. Aussitôt Amadis avait pris dans ses bras la petite princesse, l'avait assise sur l'escabeau et lui avait dit très sérieusement :

— Puisque vous me voulez pour votre chevalier, il convient que vous me donniez un bijou qui me rappelle l'engagement que je vais prendre par devers vous.

Et la petite princesse avait tiré de ses cheveux une épingle d'or sertie de pierres précieuses, et la lui avait donnée pour amoureux gage.

Au récit de ce gracieux souvenir conté par le roi Lisuart, tout le monde sourit.

Mais ce que le Roi ignorait, c'est qu'Amadis eût composé cette chanson pour Oriane et que, tout en parlant à

Léonorette, tout en jouant avec elle au refrain, en vérité il disait combien il aimait en cachette la Sans égale.

Sur ces entrefaites, Léonorette entra suivie de douze fillettes. Elles étaient toutes vêtues de même, de riches étoffes, et elles portaient des guirlandes sur leurs têtes.

Voici la belle chanson que chantèrent et dansèrent Léonorette et le chœur :

Senhor genta
min tormenta
voss'amor en guisa tal,
que tormenta
que eu senta,
outra non m'é ben nen mal,
mais la vossa m'é mortal.

Leonoreta,
fin roseta,
bela sobre toda fror,
fin roseta,
non me meta
en tal coita vosso amor !

Das que vejo
non desejo
outra senhor se vós non.
E desejo
tan sobejo
mataria un leon,
senhor do meu coraçon!

Leonoreta,
fin roseta,
bela sobre toda fror,
fin roseta,
non me meta
en tal coita vosso amor!

Mha ventura
en loucura
me meteu de vus amar.
É loucura
que me dura,
qui me non poss' ên quitar.
Ai fremosura sem par!

Leonoreta,
fin roseta,

bela sobre toda fror,
fin roseta,
non me meta
en tal coita vosso amor!

Dame gente,
me tourmente
votre amour de telle sorte
que nulle autre ne m'apporte
ni mal ni bien ;
mais c'est mortel tourment qui de vous me provient.

Léonorette,
ô roselette,
belle au-dessus de toute fleur,
ah ! que votre amour ne me mette,
fine rosette,
en un souci de si grande rigueur !

Parmi celles
que je vois belles,
aucune autre dame ne veux :
Telle est la fièvre
qui me soulève ;
un lion mourrait de ses feux,
Dame de mon cœur amoureux !

Léonorette,
ô roselette,
belle au-dessus de toute fleur,
ah ! que votre amour ne me mette,
fine rosette,
en un souci de si grande rigueur !

Ma belle chance
a fait démence
du grand bonheur que j'ai de vous chérir ;
cette folie
à moi se lie ;
de moi ne se veut dessaisir.
Ah ! nulle autre beauté ne vous peut obscurcir !

Léonorette,
ô roselette,
belle au-dessus de toute fleur,
ah ! que votre amour ne me mette,
fine rosette,
en un souci de si grande rigueur !



XVIII

LES SEPT PARTIES DU MONDE



Les instants de bonheur s'enfuient rapidement au gré de l'amour; ainsi coulèrent légers les jours de Mirefleur. Amadis comprit qu'il ne pouvait s'attarder là davantage avec son amie, à cause du péril couru.

Douces heures vécues en cachette au milieu d'amis fidèles, dont le cœur gardait jalousement le secret aimé; douces heures d'une saveur si grande passées dans la chambre d'Oriane à presser ferme

entre ses bras la sveltesse du corps précieux; douces heures où ils se promenaient à deux à l'ombre odorante des vergers — adieu!

Amadis alors s'était donné à connaître au roi Lisuart et à tous. C'est durant une bataille qu'il l'avait fait, sauvant le Roi d'une perte certaine et lui assurant la vie avec la victoire. Toutefois, le roi Lisuart n'avait pas manifesté autant de reconnaissance qu'il aurait dû, soit que la gloire éclatante d'Amadis eût excité son envie, soit qu'il eût prêté l'oreille à certains propos intrigants qui accusaient Amadis de convoiter la couronne.

Plein du regret de Mirefleur, dégoûté de la cour, mais non point désireux, comme tout le monde le pensait, de traverser des contrées étrangères, de voir différentes gens et coutumes, Amadis s'en fut courir les sept parties du monde.

— Amie adorée, — avait-il dit à Oriane, dans un suprême entretien secret — puisque c'est la volonté du Roi et que je dois m'y soumettre, je vais partir afin que la gloire, pour toi seule conquise, ne soit point perdue avec mon honneur. Amie, comme je suis plus à toi qu'à moi-même, ne me commande pas de rester, quoique je me meure de te dire adieu.

— Ami, lui avait répondu Oriane, dont le cœur aussi se fendait, c'est moi et non point le Roi mon père que tu servais; mais puisque tu me parles de ton honneur, je te dis adieu pour un temps et je suis à toi pour toujours!

A travers les lointains royaumes où il était allé, après avoir rendu visite à son bon seigneur Gandales et à la cour de Gaule, Amadis accomplit de grands exploits pour la gloire de Dieu et de sa bien-aimée.

Un jour, il naviguait au large d'une île qui lui parut bien vêtue d'arbres ; il désira y débarquer, afin d'y prendre un peu de repos sous de cléments ombrages.

— Seigneur, lui dit Maître Elisabat, qui était le patron de la galère, homme d'expérience et de bon conseil, c'est ici l'Ile Triste et nous devons nous garder d'y débarquer.

Et Maître Elisabat lui conta que Madarque y régnait ; il lui dit les faits et gestes de ce géant cruel, dont la férocité méprisait la loi du Christ.

Mais Amadis avait mission de purger le monde de fourberie, de méchanceté et d'erreur. Il prit terre à l'aide d'un bachot qui portait son cheval et gravit une montagne escarpée, dont un château couronnait le sommet. Aussitôt, du haut de l'une des tours, éclata le signal farouche d'une trompette, dont le son perçant fit retentir les échos enfermés au sein des cavernes.

Madarque ne tarda pas à descendre sur le terre-plein.

Amadis l'aperçut tout vêtu d'acier sur son destrier vigoureux, et la tête du géant était couverte d'une cape étincelante, tandis que son poing brandissait l'épieu de guerre.

— Qu'Oriane ma dame me soit maintenant en aide! pria Amadis dans l'intimité de son cœur.

Et Maître Elisabat avait entendu, du sein de sa galère à l'ancre, le fracas de la bataille épouvantant les échos. Enfin, rompu de coups, le géant Madarque s'était abattu par terre. Vaincu et repenti, il avait promis au vainqueur d'embrasser la loi du Christ. Amadis alors avait vidé les cachots du castel et mis en liberté les prisonniers qui y peinaient. Ils bénissaient maintenant leur sauveur!

Un autre jour il se dirigeait vers Constantinople et, après une tempête, ils étaient

passés au large d'une île dont l'agreste nudité et la solitude attristaient les yeux. Et Maître Elisabat avait conté que cette île était l'Ile du Diable, plus redoutable encore que l'Ile Triste. Il y avait là, en effet, une seigneurie; mais aucune créature de forme humaine n'y habitait, si ce n'est une bête horrible. Le démon avait mis la main sur ce repaire et l'effroi des gens lui avait fait donner le nom d'Endriago. Il avait le corps couvert de poils et d'écailles à la façon d'une roche velue. Il s'élançait à travers l'espace sur des ailes de chauve-souris comme un taureau ailé, en vomissant par sa gueule flamboyante des vapeurs empoisonnées. Tout son plaisir était de dévorer les gens et il en restait bien peu dans l'île.

Amadis écoutait cet effrayant récit et, tout en considérant l'île renégate, il songeait à illustrer son amour en combattant le propre pouvoir du Démon.

— Gandalin, mon ami, dit Amadis au féal écuyer, quand il entreprit de combattre le monstre, bien te prie d'une chose : si je meurs ici, porte à madame Oriane ce que j'ai en moi qui lui appartient, mon cœur...

Pitoyable fut la douleur de Gandalin ; car la grande affection qu'il portait à Amadis prenait le pas en lui sur le désir qu'il avait de voir son seigneur récolter plus de gloire, et il redoutait d'avoir à remplir une aussi pénible mission, en portant à Oriane le plus noble des cœurs.

Amadis s'était mis à défier l'effrayante bête fauve dans sa tanière de rocs taciturnes, et les appels bruyants qu'il lançait augmentaient la fureur de l'ennemi bondissant sur le terre-plein.

Comme le pouvoir du démon venait en aide à l'Endriago et comme ce dernier voyait que le chevalier invoquait, avant même le nom de Dieu, le nom de la bien-

aimée, il se réjouissait déjà dans sa rage de la défaite de l'adversaire.

Mais le nom d'Oriane uni au nom de Dieu devait sauver celui qui l'invoquait au cours de la bataille.

Une fois le monstre abattu et le combat terminé, Gandalin avait ramené Amadis demi-mort jusqu'en la galère, où Maître Elisabat, avec de subtiles médecines, parvint à le guérir de ses blessures et du poison.

En mémoire de ce grand exploit, l'île prit le nom que par la suite elle conserva d'Ile Sainte-Marie.

Un peu plus tard à Constantinople, qui était à cette date le sommet de la Chrétienté, l'Empereur le reçut avec de grands honneurs et manifesta le désir de voir le Paladin demeurer sur ses domaines.

Mais le souvenir d'Oriane était toujours en lui si vivace qu'en voyant entrer la fille de l'Empereur, jolie à miracle, il se

rappela le temps où Oriane avait le même âge et où il n'était encore que le Damoiseau de la Mer; alors les larmes lui vinrent aux yeux.

Tout le monde remarqua ses pleurs tôt réprimés, et l'on s'étonna qu'ils aient pu mouiller les yeux du vainqueur d'Endriago ; mais chacun se tut par courtoisie envers l'étranger.

L'Empereur, à qui Amadis plaisait plus qu'aucun des autres seigneurs qu'il avait pu rencontrer jusque-là, questionna en toute franchise Maître Elisabat.

— Maître, pour quelle raison peut pleurer le seigneur que vous servez si bien?

— Seigneur, comment puis-je le savoir ! Je sais seulement qu'il n'existe pas de plus beau ni de plus vaillant chevalier.

— N'y aurait-il point là chagrin d'amour caché?

— Seigneur, s'il cache un tel chagrin il le tient bien enfermé ; car il ne soupire

que durant le sommeil, encore que la rêverie l'entraîne parfois fort loin.

Mais la Princesse, qui plus que personne avait senti son cœur remué par de telles larmes, interrogea Amadis avec douceur, un jour qu'il n'y avait personne autre auprès de son escabeau :

— Seigneur, pour quelle raison avez-vous pleuré ?

Amadis se remit de l'embarras où l'avait plongé la question et, ne sachant mentir, ne voulant pas davantage passer outre, il prit un air de gaîté :

— C'est parce que je me rappelais un temps agréable.

Quand Amadis prit congé de la cour, dans la grande salle du palais, qui était toute lambrissée d'or, avec de très riches incrustations de figures, s'assemblèrent les grands seigneurs de l'Empire, et l'Empereur offrit à Amadis quantité de pierres précieuses provenant des trésors du roi

de Judée; mais Amadis refusa de les accepter.

La Princesse, à qui cet adieu coûtait, apporta deux couronnes du plus riche travail et ornées de pierreries.

— J'ai deux faveurs à vous demander, seigneur, dit la belle Princesse. La couronne où brille comme l'aurore ce blanc rubis, vous la donnerez à la plus jolie damoiselle que vous connaissiez ; cette autre, où resplendit un rubis rouge, vous en ferez présent à la dame la plus belle.

Amadis alors posa la couronne au blanc rubis sur la tête de la Princesse de Constantinople, et il garda la couronne au rubis rouge pour Oriane, la Sans égale.

Ainsi, pendant trois ans, Amadis s'en alla de pays en pays et de gloire en gloire, en Allemagne, en Roumanie, en Grèce, protégeant les faibles, abattant les orgueilleux, redressant les torts, corrigeant

les erreurs, apprenant les langages des peuples, s'instruisant dans les coutumes étrangères.

Parfois, aux heures où la souvenance lui pesait, il se dérobait aux compliments — car il n'avait aucun goût pour les louanges — ; il fuyait le cérémonial des princes et des seigneurs, et il cherchait la solitude de la forêt, pour y songer à Mirefleur, seul à seul avec son cœur, seul avec Gandalin. Comme c'est le destin et l'enchantement des âmes en peine de s'en aller droit devant soi, en se représentant ce qu'elles adorent, ainsi Amadis voyait les yeux d'Oriane, la bouche d'Oriane, ses mains, ses cheveux, ses pieds si fins dans les escarpins pointus, tout le trésor de son corps, qu'il avait possédé.

Et comme ce qu'il voyait était animé de cette lumière intérieure qui est l'âme, il voyait également l'âme d'Oriane, vêtue

d'un corps si parfait et belle comme lui.

Combien de fois, à l'hébergerie des châteaux ou dans la splendeur des cours, Amadis avait senti que le sourire de bien des bouches jolies, que la clarté de bien des yeux beaux le recherchaient.

Mais, quand il s'arrêtait à les regarder, il ne les voyait pas bien; car il gardait aussi étroitement le secret de son amour qu'il se conservait fidèle à sa bien-aimée en corps et en âme.

Et sans jamais avoir de nouvelles d'Oriane, il l'avait toujours présente en son âme, parce qu'en elle le Regret ne cessa jamais d'habiter.



XIX

IMPÉRATRICE DE ROME



RIANE n'avait pas été oubliée à Rome, et le nouvel Empereur qui régnait là-bas envoya au roi Lisuart une puissante ambassade pour lui demander sa main.

Ainsi, en quittant la cour de Grande-Bretagne, ce prince avait gardé souvenir de la belle Incomparable et, dès qu'il eut gravi les degrés du trône, son premier souci fut de la demander, confiant dans le bon accueil que le Roi avait fait aux

paroles d'adieu et plus encore en l'orgueil de croire qu'aucune princesse de la Chrétienté ne refuserait de s'asseoir à son côté sur le trône de l'Empire.

Abordèrent en Grande-Bretagne les nefs romaines, appareillées à miracle, et de grands seigneurs en débarquèrent.

Le roi Lisuart fit de grands honneurs aux nobles envoyés, parmi lesquels se trouvait, sur l'ordre de l'Empereur, la reine Sardamire de Sardaigne — qui avait mission d'accompagner l'Impératrice de Rome — le prince Salustanquidio, seigneur de Calabre, Brondajel de Roca et l'évêque de Tulancie.

Quand ils eurent demandé pour l'Empereur de Rome la main de la princesse Oriane, le roi Lisuart ajourna sa réponse à un mois.

Mais bientôt le Roi tint pour gracieuse aubaine que l'Empereur le plus puissant de la terre lui voulût demander une de

ses filles. — Et avant d'entendre aucun avis, il se promit à lui-même de la donner.

Quand Oriane apprit de quelle mission les Romains étaient chargés, quand sa mère lui eut dit que le Roi inclinait à prendre une décision en leur faveur, elle resta percluse d'épouvante et de douleur.

La fidèle Mabilie était impuissante à défendre maintenant Oriane contre un péril qui était d'autant plus grand qu'il était plus sournois. Loin de toute présence, en la chambre de la Princesse, elle se soulageait en paroles, tantôt irritées, tantôt découragées, de ce qu'elles souffraient toutes deux, chacune de son propre mal. Elles évoquaient avec rage et dédain le prince niais et infatué qui à la male heure était venu à la cour de Grande-Bretagne.

— Hélas ! gémissait Oriane, pourquoi Amadis s'en est-il allé ; pourquoi m'a-t-il

laissée seule, lui, la lumière de l'infortune?

Ne pouvant plus taire l'angoisse qui l'étreignait, Oriane fut trouver son père, s'agenouilla à ses pieds et lui dit en pleurant :

— Ayez pitié de votre fille !

Le Roi se leva, au moment qu'Oriane allait lui baiser les pieds.

— Fille, tout ce que vous me direz, je l'entendrai avec un amour de père.

— Mon père et seigneur, si telle est votre volonté de me donner à l'Empereur de Rome, en me séparant de vous, de ma mère et de la terre où je suis née, sachez que cette volonté ne se pourra accomplir ; car je mourrai auparavant ou j'irai moi-même au-devant de la mort.

Le Roi lui répondit que ce serait grande folie de refuser le trône le plus puissant de la terre, en face des splendeurs de l'Empire, de ses domaines, des rois et

des reines qu'il avait pour vassaux.

Une fois arrivée à Rome, ajouta-t-il, elle approuverait bientôt ce que le Roi souhaitait pour le bien de sa fille, qu'il aimait beaucoup, et pour le bien de sa couronne, à cause du lustre qui résulterait de cette union.

Près de sa mère, Oriane obtenait pitié et consolation ; mais que pouvait faire la Reine, sinon s'associer à la douleur de sa fille ?

Pensant servir les fins qui lui étaient chères, le Roi envoya Oriane au château de Mirefleur, où la reine Sardamire accompagna la Princesse.

Au château des chères souvenances, Oriane souffrit davantage encore de la grande détresse où elle se voyait. Là tout ravivait pour elle la mémoire des jours enchantés, tout depuis le tendre gazouillis des sources, jusqu'au geste d'accueil des arbres qui leur donnaient abri à tous

deux. En tout, Oriane lisait les signes de son amour ; de chaque coin surgissait la présence d'Amadis ; le souvenir d'une caresse ou d'un baiser habitait chaque endroit et, la nuit, toute seule dans sa chambre, elle voyait à son côté, dans le lit, la place de son bien-aimé.

La reine Sardamire lui parlait des splendeurs de Rome et des domaines impériaux ; mais tout le temps que parlait la Reine, Oriane pensait à son ami, qui, plein de regret, errait à travers de lointaines contrées ; elle songeait à la fidélité d'Amadis ; à ce qu'il avait souffert à cause d'elle et, au sein de son beau corps, elle sentait son âme brûler pour lui.

La reine Sardamire lui vantait le bel amour de l'Empereur, qui la chérissait tant, depuis qu'il l'avait vue à la cour et qui allait faire d'elle la dame la plus puissante du monde, la souveraine des princes de la terre.

Mais Oriane, en regardant le verger, se rappelait la nuit où Amadis était entré au château et où il était resté captif d'un baiser sur la bouche.

Le roi Lisuart voulut entendre les gentilshommes et les appela au palais avec le comte Argamon, son oncle, dans le dessein de recevoir leurs jugements de sagesse.

Le vieux Comte était un seigneur d'esprit délié, et il avait beaucoup connu le monde.

Quoique malade de la goutte, il s'était rendu à l'appel et, sachant ce qui était évident pour chacun, voyant les allures du Roi, il eut vite fait d'apercevoir que ce dernier avait déjà pris ses résolutions et qu'il était peu enclin à écouter des raisons. Comme il avait la pratique des cours, il n'ignorait pas que les rois n'aiment guère être arrêtés dans leurs intentions, parce qu'ils sont de condition humaine.

Mais le comte Argamon était sûr de

sa cause, et, en raison de sa grande vieillesse, détaché des choses du monde, il lui ne coûtait guère de dire aux autres ce qu'il tenait pour droite vérité.

Une fois les gentilshommes assemblés au palais, le roi Lisuart leur adressa la parole et leur dit qu'il regardait ce mariage comme louable chose et qu'ils en pourraient tous avoir contentement ; il dit que l'Empereur, en faisant choix d'Oriane entre les princesses de la Chrétienté, avait montré qu'il cherchait à environner d'honneur la couronne de Grande-Bretagne, en alliant les splendeurs de l'Empire à celles de la Chevalerie du Royaume ; il dit qu'il espérait en son cœur de Roi et de Père faire le bonheur de sa fille, en lui permettant de gravir les marches du trône à titre d'Impératrice.

Le vieux Comte avait entendu les paroles du Roi, et il le considérait de ses yeux fins dont la flamme, quoique amortie

par l'âge, avait encore l'éclat qui distingue les clairs esprits. Et quand le Roi eut terminé, il commença :

— Seigneur et neveu, il est pénible de donner des conseils en pareille matière ; car, si nous nous conformons à votre désir, nous pouvons nous tromper nous-mêmes et, si nous nous y opposons, vous en concevrez de l'humeur.

Et il dit que pareil mariage n'était pas de raison, si Oriane ne le désirait pas ; qu'il soupçonnait la Princesse de n'éprouver aucune joie à l'idée de devenir impératrice, que ce mariage allait lui faire perdre le royaume dont elle était l'héritière, et qui lui appartenait de droit, de sorte qu'en la donnant à l'Empereur, le roi Lisuart la déshéritait et léguait la couronne à Léonorette.

Il ajouta que pareille union constituait un péril pour le royaume ; car l'Empereur, par la mort de sa femme, pourrait se

croire des droits sur la couronne et, en réalité, pourrait venir les prendre; puissant comme il l'était, il pourrait sans peine s'emparer du royaume.

Toutes ces choses pleines de sens, le comte Argamon les avait dites par amour de la vérité et aussi parce qu'il savait qu'Oriane souffrait et pleurait de se marier. Le discret seigneur éprouvait pour la belle Princesse une affection qui se mirait dans sa beauté.

Le roi Lisuart, que le plaidoyer de son vieil oncle avait indisposé, rétorqua que la jeunesse, par nature, ignore ce qui convient le mieux à son propre bien, et que le nombre des années, en obscurcissant la vision du monde, soulève des dangers où il ne s'en trouve point.

Ainsi le Roi n'eut égard ni aux gentilshommes ni au comte Argamon, vis-à-vis de qui il se montra plein d'humeur et qui se retira dans ses terres; il n'eut pas égard

davantage à la reine Brisène, sa femme, qui pleurait de savoir Oriane sur le point de partir et de se marier contre son gré.

Déjà les cœurs des plus loyaux chevaliers étaient déchirés de tristesse. Et Dom Galaor, qui, en dehors de sa loyauté parfaite, soupçonnait Amadis et Oriane de s'entr'aimer, parla au Roi au nom de tous :

— Seigneur, si Dieu consent, nous quitterons demain ce royaume, car il ne nous agrée plus de servir en votre cour.

Le roi Lisuart demanda pourquoi ils le voulaient délaisser.

— Seigneur, parce que vous traitez votre fille comme vous ne devriez pas traiter la plus misérable des femmes.

Et Galaor, Florestan, Agrajes, tous les loyaux chevaliers quittèrent la cour du roi Lisuart pour passer dans l'Ile Ferme.

Au bout du délai convenu, le Roi appela Brondajel de Roca et lui donna sa réponse :

— Ami, sachez que ce mariage n'est

pas du gré de plusieurs. Ils voient partir ma fille avec regret à cause de l'affection qu'ils ont pour elle. Mais je juge que je fais son bonheur, et la chose me plaît infiniment. Dès son arrivée à Rome, elle ne manquera pas elle-même de m'approuver. Faites donc l'appareillage de vos navires, afin de conduire l'Impératrice à l'Empereur.

Dans cette angoissante extrémité et sur le conseil de la fidèle Mabilie, Oriane, par l'entremise de Durin, fit parvenir à l'Ile Ferme son message de douleur, demandant aux chevaliers d'Amadis de lui porter secours en son affliction.

Et tandis que l'on procède à l'appareillage des navires de l'ambassade, qui déjà dans le port se balancent anxieux du départ, Oriane prie Dieu de lui envoyer son ami à temps pour la sauver !



XX

L'ILE FERME



UAND Amadis entra dans la mer océane, l'anxiété fit palpiter son cœur.

Arrivant de si loin, l'idée lui venait, en pénétrant dans ces eaux, qu'il retournait vers les lieux chéris où était restée Oriane. Et plus vif s'allumait dans son cœur le regret de la bien-aimée.

Maintenant que la verte jeunesse avait fui et que l'âge avait rendu l'amour plus réfléchi, Amadis souhaitait pour lui-même

la bénédiction de l'Église, qui, par devant Dieu et par devant les hommes, unirait son cœur à celui d'Oriane, dame de l'Ile Ferme et future reine de Gaule.

A son avis, non à cause de ses mérites propres, mais parce que la divine bonté le lui avait permis, il avait gagné Oriane depuis ce matin d'avril en fleurs où il était parti sans nom sur le chemin des aventures, avec une âme aussi remplie d'amour que maintenant.

Ainsi méditait Amadis, tandis que la nef fendait les ondes, et il contemplait à distance les côtes des royaumes et les sables des plages.

Aux heures de délassement, avec l'accompagnement du vent dans les agrès, les marins chantaient :

Qui s'embarque ? Qui s'embarque ?
Qui vient avec moi ? qui vient ?
Qui s'embarque sur mon cœur,
Quelle jolie houle il a !

Et, en les entendant chanter, Amadis sentait les souvenirs affluer en lui, les regrets augmenter. Il se rappelait les amis fidèles, dont il avait apprécié l'appui aux heures de grande peine ; il se rappelait sa douce cousine Mabilie, la damoiselle de Danemark, Durin ; comme à travers une brume de songe, il revoyait la solitude de la Roche Pauvre, et l'ermitage où il avait trouvé refuge. Et par-dessus les ondes, il adressait une pensée de tendre affection à son bon seigneur Gandales. Un jour, ils rencontrèrent une fuste et nouèrent conversation avec des marchands de Grande-Bretagne, qui s'en allaient faire du trafic en d'autres contrées. Comme on leur demandait des nouvelles du royaume et qu'il n'y avait pas de plus grand événement que le mariage d'Oriane, les marchands racontèrent quelle avait été la réponse donnée à l'ambassade par le roi Lisuart, contre la volonté d'un grand

nombre et, à ce qu'ils avaient entendu dire, contre la volonté de la Princesse elle-même. Apprenant ainsi qu'Oriane était déjà traitée comme Impératrice de Rome, Amadis demeura un instant comme absent de lui-même entre les bras de Gandalin.

En voyant défaillir ainsi le plus vigoureux des chevaliers, que le souci de la bien-aimée suffisait à jeter bas, le féal écuyer considérait avec des larmes d'attendrissement ce merveilleux amour de son maître et ami. Celui qui s'évanouit ainsi, songeait Gandalin, c'est le même qui vainquit Dardan le Superbe, qui mit en déroute Abies d'Irlande, qui convertit le géant Madarque, qui tua le démoniaque Endriago!

En revenant à soi, Amadis sentit croître sa fureur contre le roi Lisuart, et ce qui l'indigna davantage, ce fut l'ingratitude dont ses loyaux services d'armes avaient

été payés, la façon dont les voix de trahison nées de l'envie avaient pu se faire entendre. Il évoqua les grands avantages que le Roi avait tirés de son dévouement, pour l'honneur et la gloire de la Grande-Bretagne ; il se rappela que le Roi lui-même lui devait la vie et qu'il la lui avait sauvée en un hasardeux péril.

Et plus poignante que toutes, une idée lui traversait l'esprit : — Oriane ! Oriane torturée dans la fidélité de son cœur, obligée de se donner pour épouse, de taire l'amour qu'elle gardait et qui devait certes souhaiter la mort !

Et de son âme, toute convulsée d'angoisse, jaillit la plus fervente des prières, que le vent voulût gonfler les voiles, afin d'arriver à temps ! La mer était unie ; les vents soufflaient caressants et, au bout de quelques jours, un gabier qui était monté au sommet du grand mât se mit à crier :

— Pourboire ! Pourboire ! J'aperçois l'Ile Ferme !

Les gens de l'Ile Ferme reçurent leur seigneur en grande pompe ; ils l'acclamèrent ; car il était à la fois chéri et souhaité. Ayant rendu grâces à Dieu de lui avoir permis de revenir à temps, Amadis réunit ses frères d'armes, ses pairs et chevaliers et leur parla ainsi :

— Bons seigneurs et beaux amis, depuis que je vous ai quittés, j'ai parcouru bien des contrées étrangères et j'ai couru bien des aventures ; j'ai traversé de grands périls, de rudes épreuves, d'où je suis sorti avec l'aide de Dieu.

« Mais c'est à porter secours aux dames et damoiselles, victimes de torts et d'injustices et n'ayant pour répondre que larmes et soupirs, armes naturelles des femmes, c'est à leur prêter aide que j'ai récolté le plus de joie pour mon cœur. Or, sachez

que le roi Lisuart porte tort à sa fille Oriane et lui fait souffrir grande injustice, en la déshéritant du royaume de Grande-Bretagne, et en la donnant, contre son gré, à l'Empereur de Rome. Si le roi Lisuart commet cette cruauté contre Dieu et contre sa parenté, je vous dis qu'il nous appartient d'y porter remède. Maintenant que chacun dise son avis; pour moi, mes amis, je vous ai donné le mien! »

Tous les féaux d'Amadis entendirent ces paroles avec un vif assentiment; dans leurs yeux s'allumait la flamme du courage qui crie : en avant! et les épées frémissaient au fourreau, dans l'anxiété de voir la lumière du jour.

Les chevaliers prièrent Agrajes de répondre en leur nom à tous :

— Bon seigneur et beau cousin, sachez que votre présence double nos forces; même sans vous, que nous croyions bien

loin d'ici, nous étions déterminés au remède !

En parlant ainsi, Agrajes exprimait le sentiment de son propre cœur, parce que le prince Salustanquidio, seigneur de Calabre, avait persuadé le roi Lisuart d'envoyer Olinde à Rome, afin de l'épouser.

Quand arriva le jour fixé et détesté, Oriane descendit à la plage au milieu d'un grand cortège. Le roi Lisuart avait prescrit de donner grand éclat à ce départ, tant pour faire joyeusement honneur à la fiancée que pour répondre au faste de l'Empereur par un faste égal.

Oriane était vêtue d'étoffes d'or brodées de perles et de gemmes et, sur ses beaux cheveux, était posée une couronne étincelante.

Les couleurs des bannières déployées égayaient la marche du cortège, et l'éclat des trompettes trouait l'air depuis le châ-

teau jusqu'à la plage. Les dames montaient de fins palefrois, que des pages menaient par la bride; les chevaliers avaient revêtu leurs armes les plus riches et la plus vive splendeur parait ce défilé.

La Princesse marchait de pair avec le Roi et montait un superbe palefroi richement caparaçonné, avec le frein, le pectoral et les étriers, tout d'or martelé, incrustés de pierres fines, présent de son père et sur lequel elle devait faire son entrée à Rome.

Les nobles ambassadeurs l'attendaient, qu'enorgueillissait la décision du Roi.

Le roi Lisuart montrait bon visage, encore que sur son cœur pesât un nuage épais. La fleur de ses chevaliers n'était pas là, et bien des yeux étaient pleins de larmes. Une peine cachée crispait le cœur des gentilshommes, et le menu peuple murmurait de voir s'en aller la Princesse.

— Elle part contre son gré, songeaient les femmes du peuple que la vue d'Oriane émouvait de douce pitié. Et que lui fait la richesse à la belle Maumariée?

— C'est la sûreté du Royaume qui s'en va avec elle, pensaient d'autres à qui la beauté de la Princesse touchait le cœur; et à la male heure les Romains sont venus emmener ce qui nous appartenait !

Mabilie, toujours féale et douce, avait voulu suivre Oriane ; la damoiselle de Danemark qui n'avait pas davantage quitté sa pauvre dame et Olinde, tout en pleurs, s'embarquèrent avec elle.

Oriane embrassa sa mère et toutes deux mêlèrent leurs larmes.

— Ma fille, j'ai confiance en Dieu que tout ce qu'a voulu ton père est pour ton bien !

Les ambassadeurs reçurent enfin la belle Incomparable.

Enfin les voiles s'inclinèrent au vent et

les navires disparurent peu à peu aux regards. Tous les yeux les suivaient, tous les cœurs étaient pleins de larmes.

Les proues romaines fendent les vagues, orgueilleuses cinglent les belles nefs.

Elles naviguent dans un tel ordre que la plus orgueilleuse d'entre elles garde le milieu; à la cime de son grand mât flotte l'enseigne de l'Empereur. Enfermée, cadenassée dans une chambre très riche, Oriane s'y trouve, qui est maintenant sur le chemin de Rome.

Mais en face de la flotte des ravisseurs en surgit une autre que l'amour commande et dirige.

— Gaule ! Gaule ! Voici Amadis !

La bataille éclate farouche entre les navires qui s'abordent.

Pour ceux de l'Ile Ferme combattent de nobles alliés, et Briolayne a envoyé ses chevaliers les meilleurs. Après une lutte

cruelle, les nefs romaines se rendent.

Alors Amadis s'élance sur celle qui porte à son grand mât la bannière de l'Empereur et où Oriane, à genoux, rend grâces à Dieu. Elle sourit ; elle a entendu la voix de son bien-aimé ! Et Amadis délivre, pour l'emmener à l'Ile Ferme, Oriane, Oriane la Sans égale !



EIGNEURS, ici s'achève le *Roman d'Amadis*. Si l'on vous dit qu'il a une suite, ne le veuillez pas croire ; car le vieux troubadour n'en a pas raconté davantage.

De l'histoire qui s'enchevêtre à de nom-nreuses autres histoires, j'ai tiré pour la

faire revivre ce qui nous appartient en propre — une héroïque et amoureuse chanson. Par ma voix, le chevalier-poète vous l'a chantée.

L'amour d'Amadis et d'Oriane reste en suspens, et nous n'en connaissons pas la fin. Mais le bel amour n'a pas de fin, quand il est vrai ou, s'il en a une, il l'a en lui-même ; car l'amour aime l'amour.



DEUX NOTES

DE L'ÉDITEUR

I

Sur les illustrations du présent ouvrage.

Le FRONTISPICE (p. III) appartient au *Lisuarte de Grecia* (*Libro septimo de Amadis*), imprimé à Lisbonne en 1587 par Afonso Lopez.

Le BANDEAU (p. 3) et le CUL-DE-LAMPE (p. 213) se trouvent dans *Los quatro libros de Amadis de Gaula*, imprimés à Séville en 1526 par Jacobo Cromberger Aleman et Juan Cromberger.

Quant aux vingt et une LETTRES ORNÉES, elles décorent la première traduction française d'*Amadis* (par Herberay), imprimée en 1540, par Denis Janot.

Toutes ces vieilles images ont été, pour notre édition, gravées sur bois par René Blot.



II

Sur le traducteur du présent ouvrage.

Je ne doute pas qu'on ne se plaise, après avoir lu cette traduction d'*Amadis*, à rechercher et à connaître les autres œuvres de M. Philéas Lebesgue. On me permettra donc de donner ici un essai de bibliographie (complète à la date où paraît l'édition originale du *Roman d'Amadis de Gaule*).

I. — POÉSIE

DÉCIDÉMENT. Paris, Librairie Universelle, 1891, in-8.

LA TRAGÉDIE DU GRAND FERRÉ, *trilogie dramatique*. Paris, Libraires Associés, 1892, in-8.

LES FOLLES VERVEINES. Lille, Éditions du Beffroi, 1903, in-16.

MONSIEUR DE BOUFFLERS, *sonnets héroïques*. Paris, Editions de la Phalange, 1908, in-12.

LE BUISSON ARDENT, *hors commerce*. Seiches, des presses d'Henry Cormeau, 1910, in-16.

A PLEIN VOL, *hors commerce*. Beauvais, Impr. du « Moniteur de l'Oise », 1911, in-16.

LES SERVITUDES. Paris, Mercure de France, 1913, in-12.

LE CHAR DE DJAGGERNATH, *proses lyriques*. Paris, Éditions de Savoir-Vivre, 1919, in-16.

La grande pitié, *2e série des « Servitudes »*. Paris, Sansot, 1920, in-16.

Beauvais a travers les ages, *vitrail historique en 12 tableaux, hors commerce*. Beauvais, Impr. du « Moniteur de l'Oise », 1921, in-16.

A Molière, *hors commerce*. Beauvais, Impr. du « Moniteur de l'Oise », 1922, in-16.

La buche dans l'atre. Paris, Chiberre, 1923, in-18.

II. — ROMANS ET NOUVELLES

Le sang de l'autre. Paris, Société d'Éditions Littéraires, 1900, in-18.

L'ame du destin. Paris, Sansot, 1904, in-18.

Le roman de Ganelon. Paris, Sansot, 1906, in-16.

La nuit rouge. Paris, Sansot, 1908, in-18.

Les charbons du foyer. Paris, Éditions de la Phalange, 1908, in-18.

Outre-terre (Aventures dans l'invisible). Paris, Éditions de la Phalange, 1909, in-18.

Istarka, *hors commerce*. Paris, Claude Aveline, 1923, in-24.

III. — PHILOLOGIE, PHILOSOPHIE, CRITIQUE, HISTOIRE

Les lois de la parole, *hors commerce*. Beauvais, Impr. du « Moniteur de l'Oise », 1899, in-16.

L'au dela des grammaires. Paris, Sansot, 1904, in-18.

LE PORTUGAL LITTÉRAIRE D'AUJOURD'HUI. Paris, Sansot, 1904, in-18.

AUX FENÊTRES DE FRANCE (Essai sur la formation du goût français). Paris, Sansot, 1906, pet. in-18.

LA GRÈCE LITTÉRAIRE D'AUJOURD'HUI. Paris, Sansot, 1906, in-18.

LE SONGE D'ENFER ET LA VOIE DE PARADIS DE RAOUL DE HOUDENC. Paris, Sansot, 1908, in-18.

ESSAI D'EXPANSION D'UNE ESTHÉTIQUE (L'Inspiration), *en collaboration avec A. M. Gossez et Henri Strentz*. Le Havre, Editions de la Province, 1910, in-8.

LE PÈLERINAGE A BABEL. Paris, Sansot, 1911, in-18.

LE PORTUGAL ET SA MISSION CIVILISATRICE, *hors commerce*. Lisbonne, Tipografia universal, 1912, in-16.

LA QUESTION DES RACES DANS LA LITTÉRATURE UNIVERSELLE. Paris, s. mention d'impr. ni d'édit., 1913, in-16.

LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE. Paris, Sansot, 1913, in-18.

SIX LAIS D'AMOUR DE MARIE DE FRANCE. Paris, Sansot, 1913, in-18.

LES CHANTS FÉMININS SERBES. Paris, Sansot, 1919, in-18.

IV. — TRADUCTIONS

HISTOIRE D'UN MORT, *traduit du portugais de Paulo Osorio*. Paris, Sansot, 1904, pet. in-12.

LE FEREDJÉ, *traduit du néo-grec de Pol Arcas, en*

collaboration avec P. M. Gahisto. Paris, Juven, 1908, in-18.

LES PERSES DE L'OCCIDENT, *drame traduit du néo-grec de Sotiris Skipis*. Paris, Figuière, 1917, in-18.

ANTHOLOGIE DES POÈMES DE SOTIRIS SKIPIS, *en collaboration avec André Castagnou*. Paris, Figuière, 1918, in-18. (Couronné par l'Académie française.)

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE CONTEMPORAINE. Paris, Editions des Humbles, 1918, in-16.

MACAMBIRA, *roman traduit du brésilien de Coelho Netto, en collaboration avec P. M. Gahisto*. Paris, l'Edition française illustrée, 1922, in-18.

L'ÉVANGILE DE L'AMOUR, *traduit de l'espagnol de Gomez Carrillo*. Paris, Fasquelle, 1923, in-18.

AMADIS DE GAULE, *traduit du portugais de Affonso Lopes-Vieira*. Paris, Claude Aveline, 1923, in-18.

V. — PAGES CHOISIES

PAGES CHOISIES, *assemblées et préfacées par Marcel Coulon*. Beauvais, Editions de « La République de l'Oise », 1923, in-16.



TABLE DES CHAPITRES



LE ROMAN D'AMADIS DE GAULE, TRADUIT DU PORTUGAIS PAR PHILÉAS LEBESGUE, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 3 DÉCEMBRE 1923, PAR HÉRISSEY, IMPRIMEUR A ÉVREUX, EN CARACTÈRES LEPÈRE ET SUR ALFA TEINTÉ DES PAPETERIES LAFUMA. VINGT-CINQ EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 1 A 25, ONT ÉTÉ TIRÉS SUR PAPIER DU JAPON DES MANUFACTURES DE SHIDZUOKA, ET CENT EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 26 A 125, SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL DE LAFUMA. EN OUTRE TRENTE EXEMPLAIRES, DONT DIX SUR PAPIER DU JAPON ET VINGT SUR VERGÉ PUR FIL, NUMÉROTÉS DE I A XXX, ONT ÉTÉ RÉSERVÉS AUX AMIS DU TRADUCTEUR ET DE L'ÉDITEUR.

A PARU
DANS LA MÊME COLLECTION :

CONTES DE MA MÈRE LOYE

PAR

PERRAULT

avec des bois gravés

par

J.-L. PERRICHON

d'après les vignettes originales.

